

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

PERTHARITE

CORNEILLE

Tragédie — 1653

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

GRIMOALD	72 répliques
RODELINDE	65 répliques
ÉDWIGE	54 répliques
GARIBALDE	27 répliques
UNULPHE	19 répliques
PERTHARITE	18 répliques
SOLDAT	3 répliques

Personnages muets & suite : ÉDVIGE, SOLDATS

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	23
ACTE III	39
ACTE IV	57
ACTE V	73

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Rodelinde, Unulphe.

RODELINDE

Oui, l'honneur qu'il me rend ne fait que m'outrager ;
Je vous le dis encore, rien ne peut me changer :
Ses conquêtes pour moi sont des objets de haine ;
L'hommage qu'il m'en fait renouvelle ma peine,
Et comme son amour redouble mon tourment,
Si je le hais vainqueur, je le déteste amant.
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être,
Et ce que vous direz au comte votre maître.

5

UNULPHE

Dites au roi, madame.

RODELINDE

Ah ! Je ne pense pas
Que de moi Grimoald exige un coeur si bas :
S'il m'aime, il doit aimer cette digne arrogance
Qui brave ma fortune et remplit ma naissance.
Si d'un roi malheureux et la fuite et la mort

10

L'assurent dans son trône à titre du plus fort, 15
 Ce n'est point à sa veuve à traiter de monarque
 Un prince qui ne l'est qu'à cette triste marque.
 Qu'il ne se flatte point d'un espoir décevant :
 Il est toujours pour moi comte de Bénévent,
 Toujours l'usurpateur du sceptre de nos pères, 20
 Et toujours, en un mot, l'auteur de mes misères.

UNULPHE

C'est ne connaître pas la source de vos maux,
 Que de les imputer à ses nobles travaux.
 Laissez à sa vertu le prix qu'elle mérite,
 Et n'en accusez plus que votre Pertharite : 25
 Son ambition seule...

RODELINDE

Unulphe, oubliez-vous
 Que vous parlez à moi, qu'il était mon époux ?

UNULPHE

Non ; mais vous oubliez que bien que la naissance 30
 Donnât à son aîné la suprême puissance,
 Il osa toutefois partager avec lui
 Un sceptre dont son bras devait être l'appui ;
 Qu'on vit alors deux rois en votre Lombardie,
 Pertharite à Milan, Gundevert à Pavie,
 Dont ce dernier, piqué par un tel attentat, 35
 Voulut entre ses mains réunir son état,
 Et ne put voir longtemps en celles de son frère...

RODELINDE

Dites qu'il fut rebelle aux ordres de son père.
Le roi, qui connaissait ce qu'ils valaient tous deux,
Mourant entre leurs bras, fit ce partage entre eux : 40
Il vit en Pertharite une âme trop royale
Pour ne lui pas laisser une fortune égale ;
Et vit en Gundebert un coeur assez abject
Pour ne mériter pas son frère pour sujet.
Ce n'est pas attenter aux droits d'une couronne 45
Qu'en conserver la part qu'un père nous en donne ;
De son dernier vouloir c'est se faire des lois,
Honorer sa mémoire, et défendre son choix.

UNULPHE

Puisque vous le voulez, j'excuse son courage ;
Mais condamnez du moins l'auteur de ce partage, 50
Dont l'amour indiscret pour des fils généreux,
Les faisant tous deux rois, les a perdus tous deux.
Ce mauvais politique avait dû reconnaître
Que le plus grand état ne peut souffrir qu'un maître,
Que les rois n'ont qu'un trône et qu'une majesté, 55
Que leurs enfants entre eux n'ont point d'égalité,
Et qu'enfin la naissance a son ordre infaillible,
Qui fait de leur couronne un point indivisible.

RODELINDE

Et toutefois le ciel par les événements
Fit voir qu'il approuvait ses justes sentiments. 60
Du jaloux Gundebert l'ambitieuse haine
Fondant sur Pertharite, y trouva tôt sa peine.
Une bataille entre eux vidait leur différend ;
Il en sortit défait, il en sortit mourant :

Son trépas nous laissait toute la Lombardie, 65
 Dont il nous enviait une faible partie ;
 Et j'ai versé des pleurs qui n'auraient pas coulé,
 Si votre Grimoald ne s'en fût point mêlé.
 Il lui promit vengeance, et sa main plus vaillante
 Rendit après sa mort sa haine triomphante : 70
 Quand nous croyions le sceptre en la nôtre affermi,
 Nous changeâmes de sort en changeant d'ennemi ;
 Et le voyant régner où régnaient les deux frères,
 Jugez à qui je puis imputer nos misères.

UNULPHE

Excusez un amour que vos yeux ont éteint : 75
 Son coeur pour Édwige en était lors atteint ;
 Et pour gagner la soeur à ses désirs trop chère,
 Il fallut épouser les passions du frère.
 Il arma ses sujets, plus pour la conquérir
 Qu'à dessein de vous nuire ou de le secourir. 80
 Alors qu'il arriva, Gundebert rendait l'âme,
 Et sut en ce moment abuser de sa flamme.
 « bien, dit-il, que je touche à la fin de mes jours,
 Vous n'avez pas en vain amené du secours ;
 Ma mort vous va laisser ma soeur et ma querelle : 85
 Si vous l'osez aimer, vous combattrez pour elle. »
 Il la proclame reine ; et sans retardement
 Les chefs et les soldats ayant prêté serment,
 Il en prend d'elle un autre, et de mon prince même :
 « pour montrer à tous deux à quel point je vous aime, 90
 Je vous donne, dit-il, Grimoald pour époux,
 Mais à condition qu'il soit digne de vous ;
 Et vous ne croirez point, ma soeur, qu'il vous mérite,
 Qu'il n'ait vengé ma mort et détruit Pertharite,
 Qu'il n'ait conquis Milan, qu'il n'y donne la loi. 95

À la main d'une reine il faut celle d'un roi. «
 Voilà ce qu'il voulut, voilà ce qu'ils jurèrent,
 Voilà sur quoi tous deux contre vous s'animèrent.
 Non que souvent mon prince, impatient amant,
 N'ait voulu prévenir l'effet de son serment ; 100
 Mais contre son amour la princesse obstinée
 A toujours opposé la parole donnée ;
 Si bien que ne voyant autre espoir de guérir,
 Il a fallu sans cesse et vaincre et conquérir.
 Enfin, après deux ans, Milan par sa conquête 105
 Lui donnait Édwige en couronnant sa tête,
 Si ce même Milan dont elle était le prix
 N'eût fait perdre à ses yeux ce qu'ils avaient conquis.
 Avec un autre sort il prit un coeur tout autre :
 Vous fûtes sa captive, et le fîtes le vôtre ; 110
 Et la princesse alors par un bizarre effet,
 Pour l'avoir voulu roi, le perdit tout à fait.
 Nous le vîmes quitter ses premières pensées,
 N'avoir plus pour l'hymen ces ardeurs empressées,
 éviter Édwige, à peine lui parler, 115
 Et sous divers prétexte à son tour reculer.
 Ce n'est pas que longtemps il n'ait tâché d'éteindre
 Un feu dont vos vertus avaient lieu de se plaindre ;
 Et tant que dans sa fuite a vécu votre époux,
 N'étant plus à sa soeur, il n'osait être à vous ; 120
 Mais sitôt que sa mort eut rendu légitime
 Cette ardeur qui n'était jusque-là qu'un doux crime...

SCÈNE II

Rodelinde, Édwige.

ÉDWIGE

Madame, si j'étais d'un naturel jaloux,
Je m'inquiéteraïs de le voir avec vous,
Je m'imaginerais, ce qui pourrait bien être, 125
Que ce fidèle agent vous parle pour son maître ;
Mais comme mon esprit n'est pas si peu discret
Qu'il vous veuille envier la douceur du secret,
De cette opinion j'aime mieux me défendre,
Pour mettre en votre choix celle que je dois prendre, 130
La régler par votre ordre, et croire avec respect
Tout ce qu'il vous plaira d'un entretien suspect.

RODELINDE

Le secret n'est pas grand qu'aisément on devine,
Et l'on peut croire alors tout ce qu'on s'imagine.
Oui, madame, son maître a de fort mauvais yeux ; 135
Et s'il m'en pouvait croire, il en userait mieux.

ÉDWIGE

Il a beau s'éblouir alors qu'il vous regarde,
Il vous échappera si vous n'y prenez garde.
Il lui faut obéir, tout amoureux qu'il est,
Et vouloir ce qu'il veut, quand et comme il lui plaît. 140

RODELINDE

Avez-vous reconnu par votre expérience
Qu'il faille déférer à son impatience ?

ÉDWIGE

Vous ne savez que trop ce que c'est que sa foi.

RODELINDE

Autre est celle d'un comte, autre celle d'un roi ;
Et comme un nouveau rang forme une âme nouvelle,
D'un comte déloyal il fait un roi fidèle.

145

ÉDWIGE

Mais quelquefois, madame, avec facilité
On croit des maris morts qui sont pleins de santé ;
Et lorsqu'on se prépare aux seconds hyménées,
On voit par leur retour des veuves étonnées.

150

RODELINDE

Qu'avez-vous vu, madame, ou que vous a-t-on dit ?

ÉDWIGE

Ce mot un peu trop tôt vous alarme l'esprit.
Je ne vous parle pas de votre Pertharite ;
Mais il se pourra faire enfin qu'il ressuscite,
Qu'il rende à vos désirs leur juste possesseur ;
Et c'est dont je vous donne avis en bonne soeur.

155

RODELINDE

N'abusez point d'un nom que votre orgueil rejette.
Si vous étiez ma soeur, vous seriez ma sujette ;
Mais un sceptre vaut mieux que les titres du sang,
Et la nature cède à la splendeur du rang.

160

ÉDWIGE

La nouvelle vous fâche, et du moins importune
L'espoir déjà formé d'une bonne fortune.
Consolez-vous, madame : il peut n'en être rien ;
Et souvent on nous dit ce qu'on ne sait pas bien.

RODELINDE

Il sait mal ce qu'il dit, quiconque vous fait croire 165
Qu'aux feux de Grimoald je trouve quelque gloire.
Il est vaillant, il règne, et comme il faut régner ;
Mais toutes ses vertus me le font dédaigner.
Je hais dans sa valeur l'effort qui le couronne ;
Je hais dans sa bonté les coeurs qu'elle lui donne ; 170
Je hais dans sa prudence un grand peuple charmé ;
Je hais dans sa justice un tyran trop aimé ;
Je hais ce grand secret d'assurer sa conquête,
D'attacher fortement ma couronne à sa tête ;
Et le hais d'autant plus que je vois moins de jour 175
À déduire un vainqueur qui règne avec amour.

ÉDWIGE

Cette haine qu'en vous sa vertu même excite
Est fort ingénieuse à voir tout son mérite ;
Et qui nous parle ainsi d'un objet odieux
En dirait bien du mal s'il plaisait à ses yeux. 180

RODELINDE

Qui hait brutalement permet tout à sa haine :
Il s'emporte, il se jette où sa fureur l'entraîne,
Il ne veut avoir d'yeux que pour ses faux portraits ;
Mais qui hait par devoir ne s'aveugle jamais :

C'est sa raison qui hait, qui toujours équitable,
Voit en l'objet haï ce qu'il a d'estimable,
Et verrait en l'aimé ce qu'il y faut blâmer,
Si ce même devoir lui commandait d'aimer.

185

ÉDWIGE

Vous en savez beaucoup.

RODELINDE

Je sais comme il faut vivre.

190

ÉDWIGE

Vous êtes donc, madame, un grand exemple à suivre.

RODELINDE

Pour vivre l'âme saine, on n'a qu'à m'imiter.

ÉDWIGE

Et qui veut vivre aimé n'a qu'à vous en conter ?

RODELINDE

J'aime en vous un soupçon qui vous sert de supplice :
S'il me fait quelque outrage, il m'en fait bien justice.

195

ÉDWIGE

Quoi ? Vous refuseriez Grimoald pour époux ?

RODELINDE

Si je veux l'accepter, m'en empêcherez-vous ?

Ce qui jusqu'à présent vous donne tant d'alarmes,
 Sitôt qu'il me plaira, vous coûtera des larmes ;
 Et quelque grand pouvoir que vous preniez sur moi, 200
 Je n'ai qu'à dire un mot pour vous faire la loi.
 N'aspirez point, madame, où je voudrai prétendre :
 Tout son coeur est à moi, si je daigne le prendre.
 Consolez-vous pourtant : il m'en fait l'offre en vain ;
 Je veux bien sa couronne, et ne veux point sa main. 205
 Faites, si vous pouvez, revivre Pertharite,
 Pour l'opposer aux feux dont votre amour s'irrite.
 Produisez un fantôme, ou semez un faux bruit,
 Pour remettre en vos fers un prince qui vous fuit ;
 J'aiderai votre feinte, et ferai mon possible 210
 Pour tromper avec vous ce monarque invincible,
 Pour renvoyer chez vous les voeux qu'on vient m'offrir,
 Et n'avoir plus chez moi d'importuns à souffrir.

ÉDWIGE

Qui croit déjà ce bruit un tour de mon adresse,
 De son effet sans doute aurait peu d'allégresse, 215
 Et loin d'aider la feinte avec sincérité,
 Pourrait fermer les yeux même à la vérité.

RODELINDE

Après m'avoir fait perdre époux et diadème,
 C'est trop que d'attenter jusqu'à ma gloire même,
 Qu'ajouter l'infamie à de si rudes coups. 220
 Connaissez-moi, madame, et désabusez-vous.
 Je ne vous cèle point qu'ayant l'âme royale,
 L'amour du sceptre encore me fait votre rivale,
 Et que je ne puis voir d'un coeur lâche et soumis
 La soeur de mon époux déshériter mon fils ; 225
 Mais que dans mes malheurs jamais je me dispose

À les vouloir finir m'unissant à leur cause,
 À remonter au trône, où vont tous mes désirs,
 En épousant l'auteur de tous mes déplaisirs !
 Non, non, vous présumez en vain que je m'apprête 230
 À faire de ma main sa dernière conquête :
 Unulphe peut vous dire en fidèle témoin
 Combien à me gagner il perd d'art et de soin.
 Si malgré la parole et donnée et reçue,
 Il cessa d'être à vous au moment qu'il m'eut vue, 235
 Aux cendres d'un mari tous mes feux réservés
 Lui rendent les mépris que vous en recevez.

SCENE III

Grimoald, Rodelinde, Édwige, Garibald, Unulphe.

RODELINDE

Approche, Grimoald, et dis à ta jalouse,
 À qui du moins ta foi doit le titre d'épouse,
 Si depuis que pour moi je t'ai vu soupirer, 240
 Jamais d'un seul coup d'oeil je t'ai fait espérer ;
 Ou si tu veux laisser pour éternelle gêne
 À cette ambitieuse une frayeur si vaine,
 Dis-moi de mon époux le déplorable sort :
 Il vit, il vit encore, si j'en crois son rapport ; 245
 De ses derniers honneurs les magnifiques pompes
 Ne sont qu'illusions avec quoi tu me trompes ;
 Et ce riche tombeau que lui fait son vainqueur
 N'est qu'un appas superbe à surprendre mon coeur.

GRIMOALD

Madame, vous savez ce qu'on m'est venu dire, 250

Qu'allant de ville en ville et d'empire en empire
Contre Édwige et moi mendier du secours,
Après du roi des Huns il a fini ses jours ;
Et si depuis sa mort j'ai tâché de vous rendre...

RODELINDE

Qu'elle soit vraie ou non, tu n'en dois rien attendre. 255
Je dois à sa mémoire, à moi-même, à son fils,
Ce que je dus aux noeuds qui nous avaient unis.
Ce n'est qu'à le venger que tout mon coeur s'applique ;
Et puisqu'il faut enfin que tout ce coeur s'explique,
Si je puis une fois échapper de tes mains, 260
J'irai porter partout de si justes desseins :
J'irai dessus ses pas aux deux bouts de la terre
Chercher des ennemis à te faire la guerre ;
Ou s'il me faut languir prisonnière en ces lieux,
Mes vœux demanderont cette vengeance aux cieux, 265
Et ne cesseront point jusqu'à ce que leur foudre
Sur mon trône usurpé brise ta tête en poudre.
Madame, vous voyez avec quels sentiments
Je mets ce grand obstacle à vos contentements.
Adieu : si vous pouvez, conservez ma couronne, 270
Et regagnez un coeur que je vous abandonne.

SCÈNE IV

Grimoald, Édwige, Garibalde, Unulphe.

GRIMOALD

Qu'avez-vous dit, madame, et que supposez-vous
Pour la faire douter du sort de son époux ?
Depuis quand et de qui savez-vous qu'il respire ?

ÉDWIGE

Ce confident si cher pourra vous le redire.

275

GRIMOALD

M'auriez-vous accusé d'avoir feint son trépas ?

ÉDWIGE

Ne vous alarmez point, elle ne m'en croit pas.
Son destin est plus doux veuve que mariée,
Et de croire sa mort vous l'avez trop priée.

GRIMOALD

Mais enfin ?

280

ÉDWIGE

Mais enfin, chacun sait ce qu'il sait ;
Et quand il sera temps nous en verrons l'effet.
épouse-la, parjure, et fais-en une infâme :
Qui ravit un état peut ravir une femme ;
L'adultère et le rapt sont du droit des tyrans.

285

GRIMOALD

Vous me donniez jadis des titres différents.
Quand pour vous acquérir je gagnais des batailles,
Que mon bras de Milan foudroyait les murailles,
Que je semais partout la terreur et l'effroi,
J'étais un grand héros, j'étais un digne roi ;
Mais depuis que je règne en prince magnanime,
Qui chérit la vertu, qui sait punir le crime,
Que le peuple sous moi voit ses destins meilleurs,

290

Je ne suis qu'un tyran, parce que j'aime ailleurs.
 Ce n'est plus la valeur, ce n'est plus la naissance 295
 Qui donne quelque droit à la toute-puissance :
 C'est votre amour lui seul qui fait des conquérants,
 Suivant qu'ils sont à vous, des rois ou des tyrans.
 Si ce titre odieux s'acquiert à vous déplaire,
 Je n'ai qu'à vous aimer, si je veux m'en défaire ; 300
 Et ce même moment, de lâche usurpateur,
 Me fera vrai monarque en vous rendant mon coeur.

ÉDWIGE

Ne prétends plus au mien après ta perfidie.
 J'ai mis entre tes mains toute la Lombardie ;
 Mais ne t'aveugle point dans ton nouveau souci : 305
 Ce n'est que sous mon nom que tu règues ici,
 Et le peuple bientôt montrera par sa haine
 Qu'il n'adorait en toi que l'amant de sa reine,
 Qu'il ne respectait qu'elle, et ne veut point d'un roi
 Qui commence par elle à violer sa foi. 310

GRIMOALD

Si vous étiez, madame, au milieu de Pavie,
 Dont vous fit reine un frère en sortant de la vie,
 Ce discours, quoique même un peu hors de saison,
 Pourrait avoir du moins quelque ombre de raison.
 Mais ici, dans Milan, dont j'ai fait ma conquête, 315
 Où ma seule valeur a couronné ma tête,
 Au milieu d'un état où tout le peuple à moi
 Ne saurait craindre en vous que l'amour de son roi,
 La menace impuissante est de mauvaise grâce :
 Avec tant de faiblesse il faut la voix plus basse. 320
 J'y règne, et régnerai malgré votre courroux ;
 J'y fais à tous justice, et commence par vous.

ÉDWIGE

Par moi ?

GRIMOALD

Par vous, madame.

ÉDWIGE

Après la foi reçue !

325

Après deux ans d'amour si lâchement déçue !

GRIMOALD

Dites après deux ans de haine et de mépris,
Qui de toute ma flamme ont été le seul prix.

ÉDWIGE

Appelles-tu mépris une amitié sincère ?

GRIMOALD

Une amitié fidèle à la haine d'un frère,
Un long orgueil armé d'un frivole serment,
Pour s'opposer sans cesse au bonheur d'un amant.
Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas eu honte
D'attacher votre sort à la valeur d'un comte.
Jusqu'à ce qu'il fût roi vous plaire à le gêner,
C'était vouloir vous vendre, et non pas vous donner.
Je me suis donc fait roi pour plaire à votre envie :
J'ai conquis votre coeur au péril de ma vie ;
Mais alors qu'il m'est dû, je suis en liberté
De vous laisser un bien que j'ai trop acheté,
Et votre ambition est justement punie

330

335

340

Quand j'affranchis un roi de votre tyrannie.
 Un roi doit pouvoir tout ; et je ne suis pas roi,
 S'il ne m'est pas permis de disposer de moi.
 C'est quitter, c'est trahir les droits du diadème, 345
 Que sur le haut d'un trône être esclave moi-même ;
 Et dans ce même trône où vous m'avez voulu,
 Sur moi comme sur tous je dois être absolu :
 C'est le prix de mon sang ; souffrez que j'en dispose,
 Et n'accusez que vous du mal que je vous cause. 350

ÉDWIGE

Pour un grand conquérant que tu te défends mal !
 Et quel étrange roi tu fais de Grimoald !
 Ne dis plus que ce rang veut que tu m'abandonnes,
 Et que la trahison est un droit des couronnes ;
 Mais si tu veux trahir, trouve du moins, ingrat, 355
 De plus belles couleurs dans les raisons d'état.
 Dis qu'un usurpateur doit amuser la haine
 Des peuples mal domptés, en épousant leur reine ;
 Leur faire présumer qu'il veut rendre à son fils
 Un sceptre sur le père injustement conquis ; 360
 Qu'il ne veut gouverner que durant son enfance,
 Qu'il ne veut qu'en dépôt la suprême puissance,
 Qu'il ne veut autre titre en leur donnant la loi,
 Que d'époux de la reine et de tuteur du roi ;
 Dis que sans cet hymen ta puissance t'échappe, 365
 Qu'un vieil amour des rois la détruit et la sape ;
 Dis qu'un tyran qui règne en pays ennemi
 N'y saurait voir son trône autrement affermi.
 De cette illusion l'apparence plausible
 Rendrait ta lâcheté peut-être moins visible ; 370
 Et l'on pourrait donner à la nécessité
 Ce qui n'est qu'un effet de ta légèreté.

GRIMOALD

J'embrasse un bon avis, de quelque part qu'il vienne.
Unulphe, allez trouver la reine, de la mienne,
Et tâchez par cette offre à vaincre sa rigueur. 375
Madame, c'est à vous que je devrai son coeur ;
Et pour m'en revancher, je prendrai soin moi-même
De faire choix pour vous d'un mari qui vous aime,
Qui soit digne de vous, et puisse mériter
L'amour que, malgré moi, vous voulez me porter. 380

ÉDWIGE

Traître, je n'en veux point que ta mort ne me donne,
Point qui n'ait par ton sang affermi ma couronne.

GRIMOALD

Vous pourrez à ce prix en trouver aisément.
Remettez la princesse à son appartement,
Duc ; et tâchez à rompre un dessein sur ma vie 385
Qui me ferait trembler si j'étais à Pavie.

ÉDWIGE

Crains-moi, crains-moi partout : et Pavie, et Milan,
Tout lieu, tout bras est propre à punir un tyran ;
Et tu n'as point de forts où vivre en assurance,
Si de ton sang versé je suis la récompense. 390

GRIMOALD

Dissimulez du moins ce violent courroux :
Je deviendrais tyran, mais ce serait pour vous.

ÉDWIGE

Va, je n'ai point le coeur assez lâche pour feindre.

GRIMOALD

Allez donc ; et craignez, si vous me faites craindre.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Édwige, Garibalde.

ÉDWIGE

Je l'ai dit à mon traître, et je vous le redis : 395
Je me dois cette joie après de tels mépris ;
Et mes ardents souhaits de voir punir son change
Assurent ma conquête à quiconque me venge.
Suivez le mouvement d'un si juste courroux,
Et sans perdre de vœux obtenez-moi de vous. 400
Pour gagner mon amour il faut servir ma haine :
À ce prix est le sceptre, à ce prix une reine ;
Et Grimoald puni rendra digne de moi
Quiconque ose m'aimer, ou se veut faire roi.

GARIBALDE

Mettre à ce prix vos feux et votre diadème, 405
C'est ne connaître pas votre haine et vous-même ;
Et qui, sous cet espoir, voudrait vous obéir,
Chercherait les moyens de se faire haïr.
Grimoald inconstant n'a plus pour vous de charmes,
Mais Grimoald puni vous coûterait des larmes. 410
À cet objet sanglant, l'effort de la pitié

Reprendrait tous les droits d'une vieille amitié
 Et son crime en son sang éteint avec sa vie
 Passerait en celui qui vous aurait servie.
 Quels que soient ses mépris, peignez-vous bien sa mort, 415
 Madame, et votre coeur n'en sera pas d'accord.
 Quoi qu'un amant volage excite de colère,
 Son change est odieux, mais sa personne est chère ;
 Et ce qu'a joint l'amour a beau se désunir,
 Pour le rejoindre mieux il ne faut qu'un soupir. 420
 Ainsi n'espérez pas que jamais on s'assure
 Sur les bouillants transports qu'arrache son parjure.
 Si le ressentiment de sa légèreté
 Aspire à la vengeance avec sincérité,
 En quelques dignes mains qu'il veuille la remettre, 425
 Il vous faut vous donner, et non pas vous promettre,
 Attacher votre sort, avec le nom d'époux,
 À la valeur du bras qui s'armera pour vous.
 Tant qu'on verra ce prix en quelque incertitude,
 L'oserait-on punir de son ingratitude ? 430
 Votre haine tremblante est un mauvais appui
 À quiconque pour vous entreprendrait sur lui ;
 Et quelque doux espoir qu'offre cette colère,
 Une plus forte haine en serait le salaire.
 Donnez-vous donc, madame, et faites qu'un vengeur 435
 N'ait plus à redouter le désaveu du coeur.

ÉDWIGE

Que vous m'êtes cruel en faveur d'un infâme,
 De vouloir, malgré moi, lire au fond de mon âme,
 Où mon amour trahi, que j'éteins à regret,
 Lui fait contre ma haine un partisan secret ! 440
 Quelques justes arrêts que ma bouche prononce,
 Ce sont de vains efforts où tout mon coeur renonce.

Ce lâche malgré moi l'ose encore protéger,
 Et veut mourir du coup qui m'en pourrait venger.
 Vengez-moi toutefois, mais d'une autre manière : 445
 Pour conserver mes jours, laissez-lui la lumière.
 Quelque mort que je doive à son manque de foi,
 Ôtez-lui Rodelinde, et c'est assez pour moi ;
 Faites qu'elle aime ailleurs, et punissez son crime
 Par ce désespoir même où son change m'abîme. 450
 Faites plus : s'il est vrai que je puis tout sur vous,
 Ramenez cet ingrat tremblant à mes genoux,
 Le repentir au coeur, les pleurs sur le visage,
 De tant de lâchetés me faire un plein hommage,
 Implorer le pardon qu'il ne mérite pas, 455
 Et remettre en mes mains sa vie et son trépas.

GARIBALDE

Ajoutez-y, madame, encore qu'à vos yeux même
 Cette odieuse main perce un coeur qui vous aime,
 Et que l'amant fidèle, au volage immolé,
 Expie au lieu de lui ce qu'il a violé. 460
 L'ordre en sera moins rude, et moindre le supplice,
 Que celui qu'à mes feux prescrit votre injustice :
 Et le trépas en soi n'a rien de rigoureux
 À l'égal de vous rendre un rival plus heureux.

ÉDWIGE

Duc, vous vous alarmez faute de me connaître : 465
 Mon coeur n'est pas si bas qu'il puisse aimer un traître.
 Je veux qu'il se repente, et se repente en vain,
 Rendre haine pour haine, et dédain pour dédain ;
 Je veux qu'en vain son âme, esclave de la mienne,
 Me demande sa grâce, et jamais ne l'obtienne, 470
 Qu'il soupire sans fruit ; et pour le punir mieux,

Je veux même à mon tour vous aimer à ses yeux.

GARIBALDE

Le pourrez-vous, madame, et savez-vous vos forces ?
 Savez-vous de l'amour quelles sont les amorces ?
 Savez-vous ce qu'il peut, et qu'un visage aimé 475
 Est toujours trop aimable à ce qu'il a charmé ?
 Si vous ne m'abusez, votre coeur vous abuse.
 L'inconstance jamais n'a de mauvaise excuse ;
 Et comme l'amour seul fait le ressentiment,
 Le moindre repentir obtient grâce à l'amant. 480

ÉDWIGE

Quoi qu'il puisse arriver, donnez-vous cette gloire
 D'avoir sur cet ingrat rétabli ma victoire ;
 Sans songer qu'à me plaire exécutez mes lois,
 Et pour l'événement laissez tout à mon choix :
 Souffrez qu'en liberté je l'aime ou le néglige. 485
 L'amant est trop payé quand son service oblige ;
 Et quiconque en aimant aspire à d'autres prix
 N'a qu'un amour servile et digne de mépris.
 Le véritable amour jamais n'est mercenaire,
 Il n'est jamais souillé de l'espoir du salaire, 490
 Il ne veut que servir, et n'a point d'intérêt
 Qu'il n'immole à celui de l'objet qui lui plaît.
 Voyez donc Grimoald, tâchez à le réduire :
 Faites-moi triompher au hasard de vous nuire ;
 Et si je prends pour lui des sentiments plus doux, 495
 Vous m'aurez faite heureuse, et c'est assez pour vous.
 Je verrai par l'effort de votre obéissance
 Où doit aller celui de ma reconnaissance.
 Cependant, s'il est vrai que j'ai pu vous charmer,
 Aimez-moi plus que vous, ou cessez de m'aimer : 500

C'est par là seulement qu'on mérite Édwige.
Je veux bien qu'on espère, et non pas qu'on exige.
Je ne veux rien devoir ; mais lorsqu'on me sert bien,
On peut attendre tout de qui ne promet rien.

SCÈNE II

GARIBALDE

Quelle confusion ! Et quelle tyrannie 505
M'ordonne d'espérer ce qu'elle me dénie !
Et de quelle façon est-ce écouter des vœux,
Qu'obliger un amant à travailler contre eux ?
Simple, ne prétends pas, sur cet espoir frivole,
Que je tâche à te rendre un coeur que je te vole. 510
Je t'aime, mais enfin je m'aime plus que toi.
C'est moi seul qui le porte à ce manque de foi ;
Auprès d'un autre objet c'est moi seul qui l'engage :
Je ne détruirai pas moi-même mon ouvrage.
Il m'a choisi pour toi, de peur qu'un autre époux 515
Avec trop de chaleur n'embrasse ton courroux ;
Mais lui-même il se trompe en l'amant qu'il te donne.
Je t'aime, et puissamment, mais moins que la couronne ;
Et mon ambition, qui tâche à te gagner,
Ne cherche en ton hymen que le droit de régner. 520
De tes ressentiments s'il faut que je l'obtienne,
Je saurai joindre encore cent haines à la tienne,
L'ériger en tyran par mes propres conseils,
De sa perte par lui dresser les appareils,
Mêler si bien l'adresse avec un peu d'audace, 525
Qu'il ne faille qu'oser pour me mettre en sa place ;
Et comme en t'épousant j'en aurai droit de toi,
Je t'épouserai lors, mais pour me faire roi.

Mais voici Grimoald.

SCENE III

Grimoald, Garibalde.

GRIMOALD

Eh bien ! Quelle espérance, 530
Duc ? Et qu'obtiendrons-nous de ta persévérance ?

GARIBALDE

Ne me commandez plus, seigneur, de l'adorer,
Ou ne lui laissez plus aucun lieu d'espérer.

GRIMOALD

Quoi ? De tout mon pouvoir je l'avais irritée
Pour faire que ta flamme en fût mieux écoutée, 535
Qu'un dépit redoublé, la pressant contre moi,
La rendît plus facile à recevoir ta foi,
Et fit tomber ainsi par ses ardeurs nouvelles
Le dépôt de sa haine en des mains si fidèles :
Cependant son espoir à mon trône attaché 540
Par aucun de nos soins n'en peut être arraché !
Mais as-tu bien promis ma tête à sa vengeance ?
Ne l'as-tu point offerte avec négligence,
Avec quelque froideur qui l'ait fait soupçonner
Que tu la promettais sans la vouloir donner ? 545

GARIBALDE

Je n'ai rien oublié de ce qui peut séduire
Un vrai ressentiment qui voudrait vous détruire ;

Mais son feu mal éteint ne se peut déguiser :
 Son plus ardent courroux brûle de s'apaiser ;
 Et je n'obtiendrai point, seigneur, qu'elle m'écoute,
 Jusqu'à ce qu'elle ait vu votre hymen hors de doute,
 Et que de Rodelinde étant l'illustre époux,
 Vous chassiez de son coeur tout espoir d'être à vous.

550

GRIMOALD

Hélas ! Je mets en vain toute chose en usage :
 Ni prières ni voeux n'ébranlent son courage.
 Malgré tous mes respects, je vois de jour en jour
 Croître sa résistance autant que mon amour ;
 Et si l'offre d'Unulphe à présent ne la touche,
 Si l'intérêt d'un fils ne la rend moins farouche,
 Désormais je renonce à l'espoir d'amollir
 Un coeur que tant d'efforts ne font qu'enorgueillir.

555

560

GARIBALDE

Non, non, seigneur, il faut que cet orgueil vous cède ;
 Mais un mal violent veut un pareil remède.
 Montrez-vous tout ensemble amant et souverain,
 Et sachez commander, si vous priez en vain.
 Que sert ce grand pouvoir qui suit le diadème,
 Si l'amant couronné n'en use pour soi-même ?
 Un roi n'est pas moins roi pour se laisser charmer,
 Et doit faire obéir qui ne veut pas aimer.

565

GRIMOALD

Porte, porte aux tyrans tes damnables maximes :
 Je hais l'art de régner qui se permet des crimes.
 De quel front donnerais-je un exemple aujourd'hui
 Que mes lois dès demain puniraient en autrui ?

570

Le pouvoir absolu n'a rien de redoutable
Dont à sa conscience un roi ne soit comtable.
L'amour l'excuse mal, s'il règne injustement,
Et l'amant couronné doit n'agir qu'en amant.

575

GARIBALDE

Si vous n'osez forcer, du moins faites-vous craindre :
Daignez, pour être heureux, un moment vous contraindre ;
Et si l'offre d'Unulphe en reçoit des mépris,
Menacez hautement de la mort de son fils.

580

GRIMOALD

Que par ces lâchetés j'ose me satisfaire !

GARIBALDE

Si vous n'osez parler, du moins laissez-nous faire :
Nous saurons vous servir, seigneur, et malgré vous.
Prêtez-nous seulement un moment de courroux,
Et permettez après qu'on l'explique et qu'on feigne
Ce que vous n'osez dire, et qu'il faut qu'elle craigne.
Vous désavouerez tout. Après de tels projets,
Les rois impunément dédisent leurs sujets.

585

GRIMOALD

Sachons ce qu'il a fait avant que de résoudre
Si je dois en tes mains laisser gronder ce foudre.

590

SCÈNE IV

Grimoald, Garibalde, Unulphe.

GRIMOALD

Que faut-il faire, Unulphe ? Est-il temps de mourir ?
N'as-tu vu pour ton roi nul espoir de guérir ?

UNULPHE

Rodelinde, seigneur, enfin plus raisonnable,
Semble avoir dépouillé cet orgueil indomptable :
Elle a reçu votre offre avec tant de douceur...

595

GRIMOALD

Mais l'a-t-elle acceptée ? As-tu touché son coeur ?
A-t-elle montré joie ? En paraît-elle émue ?
Peut-elle s'abaisser jusqu'à souffrir ma vue ?
Qu'a-t-elle dit enfin ?

600

UNULPHE

Beaucoup, sans dire rien :
Elle a paisiblement souffert mon entretien ;
Son âme à mes discours surprise, mais tranquille...

GRIMOALD

Ah ! C'est m'assassiner d'un discours inutile :
Je ne veux rien savoir de sa tranquillité ;
Dis seulement un mot de sa facilité.
Quand veut-elle à son fils donner mon diadème ?

605

UNULPHE

Elle en veut apporter la réponse elle-même.

GRIMOALD

Quoi ? Tu n'as su pour moi plus avant l'engager ?

UNULPHE

Seigneur, c'est assez dire à qui veut bien juger :
Vous n'en sauriez avoir une preuve plus claire.
Qui demande à vous voir ne veut pas vous déplaire ;
Ses refus se seraient expliqués avec moi,
Sans chercher la présence et le courroux d'un roi.

610

GRIMOALD

Mais touchant cet époux qu'Édwige ranime ?...

615

UNULPHE

De ce discours en l'air elle fait peu d'estime :
L'artifice est si lourd, qu'il ne peut l'émouvoir,
Et d'une main suspecte il n'a point de pouvoir.

GARIBALDE

Édwige elle-même est mal persuadée
D'un retour dont elle aime à vous donner l'idée ;
Et ce n'est qu'un faux jour qu'elle a voulu jeter
Pour lui troubler la vue et vous inquiéter.
Mais déjà Rodelinde apporte sa réponse.

620

GRIMOALD

Ah ! J'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce :
Je vais mourir, Unulphe, et ton zèle pour moi
T'abuse le premier, et m'abuse après toi.

625

UNULPHE

Espérez mieux, seigneur.

GRIMOALD

Tu le veux, et j'espère.
Mais que cette douceur va devenir amère !
Et que ce peu d'espoir où tu me viens forcer
Rendra rudes les coups dont on va me percer !

630

SCÈNE V

Grimoald, Rodelinde, Garibalde, Unulphe.

GRIMOALD

Madame, il est donc vrai que votre âme sensible
À la compassion s'est rendue accessible ;
Qu'elle fait succéder dans ce coeur plus humain
La douceur à la haine et l'estime au dédain,
Et que laissant agir une bonté cachée,
À de si longs mépris elle s'est arrachée ?

635

RODELINDE

Ce coeur dont tu te plains, de ta plainte est surpris :
Comte, je n'eus pour toi jamais aucun mépris ;
Et ma haine elle-même aurait cru faire un crime

640

De t'avoir dérobé ce qu'on te doit d'estime.
 Quand je vois ta conduite en mes propres états
 Achever sur les coeurs l'ouvrage de ton bras,
 Avec ces mêmes coeurs qu'un si grand art te donne
 Je dis que la vertu règne dans ta personne ; 645
 Avec eux je te loue, et je doute avec eux
 Si sous leur vrai monarque ils seraient plus heureux :
 Tant ces hautes vertus qui fondent ta puissance
 Réparent ce qui manque à l'heur de ta naissance !
 Mais quoi qu'on en ait vu d'admirable et de grand, 650
 Ce que m'en dit Unulphe aujourd'hui me surprend.
 Un vainqueur dans le trône, un conquérant qu'on aime,
 Faisant justice à tous, se la fait à soi-même !
 Se croit usurpateur sur ce trône conquis !
 Et ce qu'il ôte au père, il veut le rendre au fils ! 655
 Comte, c'est un effort à dissiper la gloire
 Des noms les plus fameux dont se pare l'histoire,
 Et que le grand Auguste ayant osé tenter,
 N'osa prendre du coeur jusqu'à l'exécuter.
 Je viens donc y répondre, et de toute mon âme 660
 Te rendre pour mon fils...

GRIMOALD

Ah ! C'en est trop, madame ;
 Ne vous abaissez point à des remerciements :
 C'est moi qui vous dois tout ; et si mes sentiments...

RODELINDE

Souffre les miens, de grâce, et permets que je mette 665
 Cet effort merveilleux en sa gloire parfaite,
 Et que ma propre main tâche d'en arracher
 Tout ce mélange impur dont tu le veux tacher ;
 Car enfin cet effort est de telle nature,

Que la source en doit être à nos yeux toute pure : 670
 La vertu doit régner dans un si grand projet,
 En être seule cause, et l'honneur seul objet ;
 Et depuis qu'on le souille ou d'espoir de salaire,
 Ou de chagrin d'amour, ou de souci de plaire,
 Il part indignement d'un courage abattu 675
 Où la passion règne, et non pas la vertu.
 Comte, pense-y bien ; et pour m'avoir aimée,
 N'imprime point de tache à tant de renommée ;
 Ne crois que ta vertu : laisse-la seule agir,
 De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir. 680
 On publierait de toi que les yeux d'une femme
 Plus que ta propre gloire auraient touché ton âme ;
 On dirait qu'un héros si grand, si renommé,
 Ne serait qu'un tyran s'il n'avait point aimé.

GRIMOALD

Donnez-moi cette honte, et je la tiens à gloire : 685
 Faites de vos mépris ma dernière victoire,
 Et souffrez qu'on impute à ce bras trop heureux
 Que votre seul amour l'a rendu généreux.
 Souffrez que cet amour, par un effort si juste,
 Ternisse le grand nom et les hauts faits d'Auguste, 690
 Qu'il ait plus de pouvoir que ses vertus n'ont eu.
 Qui n'adore que vous n'aime que la vertu.
 Cet effort merveilleux est de telle nature,
 Qu'il ne saurait partir d'une source plus pure ;
 Et la plus noble enfin des belles passions 695
 Ne peut faire de tache aux grandes actions.

RODELINDE

Comte, ce qu'elle jette à tes yeux de poussière
 Pour voir ce que tu fais les laisse sans lumière.

À ces conditions rendre un sceptre conquis,
 C'est asservir la mère en couronnant le fils ; 700
 Et pour en bien parler, ce n'est pas tant le rendre,
 Qu'au prix de mon honneur indignement le vendre.
 Ta gloire en pourrait croître, et tu le veux ainsi ;
 Mais l'éclat de la mienne en serait obscurci.
 Quel que soit ton amour, quel que soit ton mérite, 705
 La défaite et la mort de mon cher Pertharite,
 D'un sanglant caractère ébauchant tes hauts faits,
 Les peignent à mes yeux comme autant de forfaits ;
 Et ne pouvant les voir que d'un oeil d'ennemie,
 Je n'y puis prendre part sans entière infamie. 710
 Ce sont des sentiments que je ne puis trahir :
 Je te dois estimer, mais je te dois haïr ;
 Je dois agir en veuve autant qu'en magnanime,
 Et porter cette haine aussi loin que l'estime.

GRIMOALD

Ah ! Forcez-vous, de grâce, à des termes plus doux 715
 Pour des crimes qui seuls m'ont fait digne de vous :
 Par eux seuls ma valeur en tête d'une armée
 A des plus grands héros atteint la renommée ;
 Par eux seuls j'ai vaincu, par eux seuls j'ai régné,
 Par eux seuls ma justice a tant de coeurs gagné, 720
 Par eux seuls j'ai paru digne du diadème,
 Par eux seuls je vous vois, par eux seuls je vous aime,
 Et par eux seuls enfin mon amour tout parfait
 Ose faire pour vous ce qu'on n'a jamais fait.

RODELINDE

Tu ne fais que pour toi, s'il t'en faut récompense ; 725
 Et je te dis encore que toute ta vaillance,
 T'ayant fait vers moi seule à jamais criminel,

A mis entre nous deux un obstacle éternel.
Garde donc ta conquête, et me laisse ma gloire ;
Respecte d'un époux et l'ombre et la mémoire :
Tu l'as chassé du trône et non pas de mon coeur.

730

GRIMOALD

Unulphe, c'est donc là toute cette douceur !
C'est là comme son âme, enfin plus raisonnable,
Semble avoir dépouillé cet orgueil indomptable !

GARIBALDE

Seigneur, souvenez-vous qu'il est temps de parler.

735

GRIMOALD

Oui, l'affront est trop grand pour le dissimuler :
Elle en sera punie, et puisqu'on me méprise,
Je deviendrai tyran de qui me tyrannise,
Et ne souffrirai plus qu'une indigne fierté
Se joue impunément de mon trop de bonté.

740

RODELINDE

Eh bien ! Deviens tyran : renonce à ton estime ;
Renonce au nom de juste, au nom de magnanime...

GRIMOALD

La vengeance est plus douce enfin que ces vains noms ;
S'ils me font malheureux, à quoi me sont-ils bons ?
Je me ferai justice en domptant qui me brave.
Qui ne veut point régner mérite d'être esclave.
Allez, sans irriter plus longtemps mon courroux,
Attendre ce qu'un maître ordonnera de vous.

745

RODELINDE

Qui ne craint point la mort craint peu quoi qu'il ordonne.

GRIMOALD

Vous la craindrez peut-être en quelque autre personne.

750

RODELINDE

Quoi ? Tu voudrais...

GRIMOALD

Allez, et ne me pressez point ;
On vous pourra trop tôt éclaircir sur ce point.
Voilà tous les efforts qu'enfin j'ai pu me faire.
Toute ingrate qu'elle est, je tremble à lui déplaire ;
Et ce peu que j'ai fait, suivi d'un désaveu,
Gêne autant ma vertu comme il trahit mon feu.
Achève, Garibalde : Unulphe est trop crédule,
Il prend trop aisément un espoir ridicule ;
Menace, puisqu'enfin c'est perdre temps qu'offrir.
Toi qui m'as trop flatté, viens m'aider à souffrir.

755

760

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Garibalde, Rodelinde.

GARIBALDE

Ce n'est plus seulement l'offre d'un diadème
Que vous fait pour un fils un prince qui vous aime,
Et de qui le refus ne puisse être imputé
Qu'à fermeté de haine ou magnanimité : 765
Il y va de sa vie, et la juste colère
Où jettent cet amant les mépris de la mère,
Veut punir sur le sang de ce fils innocent
La dureté d'un coeur si peu reconnaissant.
C'est à vous d'y penser : tout le choix qu'on vous donne, 770
C'est d'accepter pour lui la mort ou la couronne.
Son sort est en vos mains : aimer ou dédaigner
Le va faire périr ou le faire régner.

RODELINDE

S'il me faut faire un choix d'une telle importance,
On me donnera bien le loisir que j'y pense. 775

GARIBALDE

Pour en délibérer vous n'avez qu'un moment :
J'en ai l'ordre pressant ; et sans retardement,
Madame, il faut résoudre, et s'expliquer sur l'heure :
Un mot est bientôt dit. Si vous voulez qu'il meure,
Prononcez-en l'arrêt, et j'en prendrai la loi
Pour faire exécuter les volontés du roi.

780

RODELINDE

Un mot est bientôt dit ; mais dans un tel martyr
On n'a pas bientôt vu quel mot c'est qu'il faut dire ;
Et le choix qu'on m'ordonne est pour moi si fatal,
Qu'à mes yeux des deux parts le supplice est égal.
Puisqu'il faut obéir, fais-moi venir ton maître.

785

GARIBALDE

Quel choix avez-vous fait ?

RODELINDE

Je lui ferai connaître
Que si...

GARIBALDE

C'est avec moi qu'il vous faut achever :
Il est las désormais de s'entendre braver ;
Et si je ne lui porte une entière assurance
Que vos désirs enfin suivent son espérance,
Sa vue est un honneur qui vous est défendu.

790

RODELINDE

Que me dis-tu, perfide ? Ai-je bien entendu ? 795
Tu crains donc qu'une femme, à force de se plaindre,
Ne sauve une vertu que tu tâches d'éteindre,
Ne remette un héros au rang de ses pareils,
Dont tu veux l'arracher par tes lâches conseils ?
Oui, je l'épouserai, ce trop aveugle maître, 800
Tout cruel, tout tyran que tu le forces d'être :
Va, cours l'en assurer ; mais penses-y deux fois.
Crains-moi, crains son amour, s'il accepte mon choix.
Je puis beaucoup sur lui ; j'y pourrai davantage,
Et régnerai peut-être après cet esclavage. 805

GARIBALDE

Vous régnerez, madame, et je serai ravi
De mourir glorieux pour l'avoir bien servi.

RODELINDE

Va, je lui ferai voir que de pareils services
Sont dignes seulement des plus cruels supplices,
Et que de tous les maux dont les rois sont auteurs, 810
Ils s'en doivent venger sur de tels serviteurs.
Tu peux en attendant lui donner cette joie,
Que pour gagner mon coeur il a trouvé la voie,
Que ton zèle insolent et ton mauvais destin
À son amour barbare en ouvrent le chemin. 815
Dis-lui, puisqu'il le faut, qu'à l'hymen je m'apprête ;
Mais fuis-nous, s'il s'achève, et tremble pour ta tête.

GARIBALDE

Je veux bien à ce prix vous donner un grand roi.

RODELINDE

Qu'à ce prix donc il vienne, et m'apporte sa foi.

SCÈNE II

Rodelinde, Édwige.

ÉDWIGE

Votre félicité sera mal assurée 820
Dessus un fondement de si peu de durée.
Vous avez toutefois de si puissants appas...

RODELINDE

Je sais quelques secrets que vous ne savez pas ;
Et si j'ai moins que vous d'attraits et de mérite,
J'ai des moyens plus sûrs d'empêcher qu'on me quitte. 825

ÉDWIGE

Mon exemple...

RODELINDE

Souffrez que je n'en craigne rien,
Et par votre malheur ne jugez pas du mien.
Chacun à ses périls peut suivre sa fortune,
Et j'ai quelques soucis que l'exemple importune. 830

ÉDWIGE

Ce n'est pas mon dessein de vous importuner.

RODELINDE

Ce n'est pas mon dessein aussi de vous gêner ;
Mais votre jalousie un peu trop inquiète
Se donne malgré moi cette gêne secrète.

ÉDWIGE

Je ne suis point jalouse, et l'infidélité...

835

RODELINDE

Eh bien ! Soit jalousie ou curiosité,
Depuis quand sommes-nous en telle intelligence
Que tout mon coeur vous doive entière confidence ?

ÉDWIGE

Je n'en prétends aucune, et c'est assez pour moi
D'avoir bien entendu comme il accepte un roi.

840

RODELINDE

On n'entend pas toujours ce qu'on croit bien entendre.

ÉDWIGE

De vrai, dans un discours difficile à comprendre,
Je ne devine point, et n'en ai pas l'esprit ;
Mais l'esprit n'a que faire où l'oreille suffit.

RODELINDE

Il faudrait que l'oreille entendît la pensée.

845

ÉDWIGE

J'entends assez la vôtre : on vous aura forcée ;
On vous aura fait peur, ou de la mort d'un fils,
Ou de ce qu'un tyran se croit être permis,
Et l'on fera courir quelque mauvaise excuse
Dont la cour s'éblouisse et le peuple s'abuse.
Mais cependant ce coeur que vous m'abandonniez...

850

RODELINDE

Il n'est pas temps encore que vous vous en plaigniez :
Comme il m'a fait des lois, j'ai des lois à lui faire.

ÉDWIGE

Il les acceptera pour ne vous pas déplaire ;
Prenez-en sa parole, il sait bien la garder.

855

RODELINDE

Pour remonter au trône on peut tout hasarder.
Laissez-m'en, quoi qu'il fasse, ou la gloire ou la honte,
Puisque ce n'est qu'à moi que j'en dois rendre conte.
Si votre coeur souffrait ce que souffre le mien,
Vous ne vous plairiez pas en un tel entretien ;
Et votre âme à ce prix voyant un diadème,
Voudrait en liberté se consulter soi-même.

860

ÉDWIGE

Je demande pardon si je vous fais souffrir,
Et vais me retirer pour ne vous plus aigrir.

RODELINDE

Allez, et demeurez dans cette erreur confuse :
Vous ne méritez pas que je vous désabuse.

865

ÉDWIGE

Ce cher amant sans moi vous entretiendra mieux,
Et je n'ai plus besoin de rapport de mes yeux.

SCÈNE III

Grimoald, Rodelinde, Garibalde, Unulphe.

RODELINDE

Je me rends, Grimoald, mais non pas à la force :
Le titre que tu prends m'est une douce amorce,
Et s'empare si bien de mon affection,
Qu'elle ne veut de toi qu'une condition :
Si je n'ai pu t'aimer et juste et magnanime,
Quand tu deviens tyran je t'aime dans le crime ;
Et pour moi ton hymen est un souverain bien,
S'il rend ton nom infâme aussi bien que le mien.

870

875

GRIMOALD

Que j'aimerai, madame, une telle infamie
Qui vous fera cesser d'être mon ennemie !
Achevez, achevez, et sachons à quel prix
Je puis mettre une borne à de si longs mépris :
Je ne veux qu'une grâce, et disposez du reste.
Je crains pour Garibalde une haine funeste,
Je la crains pour Unulphe : à cela près, parlez.

880

RODELINDE

Va, porte cette crainte à des coeurs ravalés ;
 Je ne m'abaisse point aux faiblesses des femmes 885
 Jusques à me venger de ces petites âmes.
 Si leurs mauvais conseils me forcent de régner,
 Je les en dois haïr, et sais les dédaigner.
 Le ciel, qui punit tout, choisira pour leur peine
 Quelques moyens plus bas que cette illustre haine. 890
 Qu'ils vivent cependant, et que leur lâcheté
 À l'ombre d'un tyran trouve sa sûreté.
 Ce que je veux de toi porte le caractère
 D'une vertu plus haute et digne de te plaire.
 Tes offres n'ont point eu d'exemples jusqu'ici, 895
 Et ce que je demande est sans exemple aussi ;
 Mais je veux qu'il te donne une marque infailible
 Que l'intérêt d'un fils ne me rend point sensible,
 Que je veux être à toi sans le considérer,
 Sans regarder en lui que craindre ou qu'espérer. 900

GRIMOALD

Madame, achevez donc de m'accabler de joie.
 Par quels heureux moyens faut-il que je vous croie ?
 Expliquez-vous, de grâce, et j'atteste les cieux
 Que tout suivra sur l'heure un bien si précieux.

RODELINDE

Après un tel serment j'obéis et m'explique. 905
 Je veux donc d'un tyran un acte tyrannique :
 Puisqu'il en veut le nom, qu'il le soit tout à fait ;
 Que toute sa vertu meure en un grand forfait,
 Qu'il renonce à jamais aux glorieuses marques
 Qui le mettaient au rang des plus dignes monarques ; 910

Et pour le voir méchant, lâche, impie, inhumain,
Je veux voir ce fils même immolé de sa main.

GRIMOALD

Juste ciel !

RODELINDE

Que veux-tu pour marque plus certaine
Que l'intérêt d'un fils n'amollit point ma haine, 915
Que je me donne à toi sans le considérer,
Sans regarder en lui que craindre ou qu'espérer ?
Tu trembles, tu pâlis, il semble que tu n'oses
Toi-même exécuter ce que tu me proposes !
S'il te faut du secours, je n'y recule pas, 920
Et veux bien te prêter l'exemple de mon bras.
Fais, fais venir ce fils, qu'avec toi je l'immole.
Dégage ton serment, je tiendrai ma parole.
Il faut bien que le crime unisse à l'avenir
Ce que trop de vertus empêchait de s'unir. 925
Qui tranche du tyran doit se résoudre à l'être.
Pour remplir ce grand nom as-tu besoin d'un maître,
Et faut-il qu'une mère, aux dépens de son sang,
T'apprenne à mériter cet effroyable rang ?
N'en souffre pas la honte, et prends toute la gloire 930
Que cet illustre effort attache à ta mémoire.
Fais voir à tes flatteurs, qui te font trop oser,
Que tu sais mieux que moi l'art de tyranniser ;
Et par une action aux seuls tyrans permise,
Deviens le vrai tyran de qui te tyrannise. 935
À ce prix je me donne, à ce prix je me rends ;
Ou si tu l'aimes mieux, à ce prix je me vends,
Et consens à ce prix que ton amour m'obtienne,
Puisqu'il souille ta gloire aussi bien que la mienne.

GRIMOALD

Garibalde, est-ce là ce que tu m'avais dit ?

940

GARIBALDE

Avec votre jalouse elle a changé d'esprit ;
 Et je l'avais laissée à l'hymen toute prête,
 Sans que son déplaisir menaçât que ma tête.
 Mais ces fureurs enfin ne sont qu'illusion,
 Pour vous donner, seigneur, quelque confusion ;
 Ne vous étonnez point, vous l'en verrez dédire.

945

GRIMOALD

Vous l'ordonnez, madame, et je dois y souscrire :
 J'en ferai ma victime, et ne suis point jaloux
 De vous voir sur ce fils porter les premiers coups.
 Quelque honneur qui par là s'attache à ma mémoire,
 Je veux bien avec vous en partager la gloire,
 Et que tout l'avenir ait de quoi m'accuser
 D'avoir appris de vous l'art de tyranniser.
 Vous devriez pourtant régler mieux ce courage,
 N'en pousser point l'effort jusqu'aux bords de la rage,
 Ne lui permettre rien qui sentît la fureur,
 Et le faire admirer sans en donner d'horreur.
 Faire la furieuse et la désespérée,
 Paraître avec éclat mère dénaturée,
 Sortir hors de vous-même, et montrer à grand bruit
 À quelle extrémité mon amour vous réduit,
 C'est mettre avec trop d'art la douleur en parade ;
 Qui fait le plus de bruit n'est pas le plus malade :
 Les plus grands déplaisirs sont les moins éclatants ;
 Et l'on sait qu'un grand coeur se possède en tout temps.
 Vous le savez, madame, et que les grandes âmes

950

955

960

965

Ne s'abaissent jamais aux faiblesses des femmes,
 Ne s'aveuglent jamais ainsi hors de saison ;
 Que leur désespoir même agit avec raison,
 Et que...

970

RODELINDE

C'en est assez : sois-moi juge équitable,
 Et dis-moi si le mien agit en raisonnable,
 Si je parle en aveugle, ou si j'ai de bons yeux.
 Tu veux rendre à mon fils le bien de ses aïeux,
 Et toute ta vertu jusque-là t'abandonne,
 Que tu mets en mon choix sa mort ou ta couronne !
 Quand j'aurai satisfait tes vœux désespérés,
 Dois-je croire ses jours beaucoup plus assurés ?
 Cet offre, ou, si tu veux, ce don du diadème
 N'est, à le bien nommer, qu'un faible stratagème.
 Faire un roi d'un enfant pour être son tuteur,
 C'est quitter pour ce nom celui d'usurpateur ;
 C'est choisir pour régner un favorable titre ;
 C'est du sceptre et de lui te faire seul arbitre,
 Et mettre sur le trône un fantôme pour roi
 Jusques au premier fils qui te naîtra de moi,
 Jusqu'à ce qu'on nous craigne, et que le temps arrive
 De remettre en ses mains la puissance effective.
 Qui veut bien l'immoler à son affection
 L'immolerait sans peine à son ambition.
 On se lasse bientôt de l'amour d'une femme ;
 Mais la soif de régner règne toujours sur l'âme ;
 Et comme la grandeur a d'éternels appas,
 L'Italie est sujette à de soudains trépas.
 Il est des moyens sourds pour lever un obstacle,
 Et faire un nouveau roi sans bruit et sans miracle ;
 Quitte pour te forcer à deux ou trois soupirs,

975

980

985

990

995

Et peindre alors ton front d'un peu de déplaisirs.
 La porte à ma vengeance en serait moins ouverte :
 Je perdrais avec lui tout le fruit de sa perte. 1000
 Puisqu'il faut qu'il périclisse, il vaut mieux tât que tard ;
 Que sa mort soit un crime, et non pas un hasard ;
 Que cette ombre innocente à toute heure m'anime,
 Me demande à toute heure une grande victime ;
 Que ce jeune monarque, immolé de ta main, 1005
 Te rende abominable à tout le genre humain ;
 Qu'il t'excite partout des haines immortelles ;
 Que de tous tes sujets il fasse des rebelles.
 Je t'épouserai lors, et m'y viens d'obliger,
 Pour mieux servir ma haine, et pour mieux me venger, 1010
 Pour moins perdre de vœux contre ta barbarie,
 Pour être à tous moments maîtresse de ta vie,
 Pour avoir l'accès libre à pousser ma fureur,
 Et mieux choisir la place à te percer le cœur.
 Voilà mon désespoir, voilà ses justes causes : 1015
 À ces conditions prends ma main, si tu l'oses.

GRIMOALD

Oui, je la prends, madame, et veux auparavant...

SCÈNE IV

Pertharite, Grimoald, Rodelinde, Garibalde, Unulphe.

UNULPHE

Que faites-vous, seigneur ? Pertharite est vivant :
 Ce n'est plus un bruit sourd, le voilà qu'on amène ;
 Des chasseurs l'ont surpris dans la forêt prochaine, 1020
 Où, caché dans un fort, il attendait la nuit.

GRIMOALD

Je vois trop clairement quelle main le produit.

RODELINDE

Est-ce donc vous, seigneur ? Et les bruits infidèles
N'ont-ils semé de vous que de fausses nouvelles ?

PERTHARITE

Qui, cet époux si cher à vos chastes désirs,
Qui vous a tant coûté de pleurs et de soupirs...

1025

GRIMOALD

Va, fantôme insolent, retrouver qui t'envoie,
Et ne te mêle point d'attenter à ma joie.
Il est encore ici des supplices pour toi,
Si tu viens y montrer la vaine ombre d'un roi.
Pertharite n'est plus.

1030

PERTHARITE

Pertharite respire,
Il te parle, il te voit régner dans son empire.
Que ton ambition ne s'effarouche pas
Jusqu'à me supposer toi-même un faux trépas :
Il est honteux de feindre où l'on peut toutes choses.
Je suis mort, si tu veux ; je suis mort, si tu l'oses,
Si toute ta vertu peut demeurer d'accord
Que le droit de régner me rend digne de mort.
Je ne viens point ici par de noirs artifices
De mon cruel destin forcer les injustices,
Pousser des assassins contre tant de valeur,

1035

1040

Et t'immoler en lâche à mon trop de malheur.
 Puisque le sort trahit ce droit de ma naissance,
 Jusqu'à te faire un don de ma toute-puissance, 1045
 Règne sur mes états que le ciel t'a soumis ;
 Peut-être un autre temps me rendra des amis.
 Use mieux cependant de la faveur céleste :
 Ne me dérobe pas le seul bien qui me reste,
 Un bien où je te suis un obstacle éternel, 1050
 Et dont le seul désir est pour toi criminel.
 Rodelinde n'est pas du droit de ta conquête :
 Il faut, pour être à toi, qu'il m'en coûte la tête ;
 Puisqu'on m'a découvert, elle dépend de toi ;
 Prends-la comme tyran, ou l'attaque en vrai roi. 1055
 J'en garde hors du trône encore les caractères,
 Et ton bras t'a saisi de celui de mes pères.
 Je veux bien qu'il supplée au défaut de ton sang,
 Pour mettre entre nous deux égalité de rang.
 Si Rodelinde enfin tient ton âme charmée, 1060
 Pour voir qui la mérite il ne faut point d'armée.
 Je suis roi, je suis seul, j'en suis maître, et tu peux
 Par un illustre effort faire place à tes vœux.

GRIMOALD

L'artifice grossier n'a rien qui m'épouvante.
 Édwige à fourber n'est pas assez savante ; 1065
 Quelque adresse qu'elle aie, elle t'a mal instruit,
 Et d'un si haut dessein elle a fait trop de bruit.
 Elle en fait avorter l'effet par la menace,
 Et ne te produit plus que de mauvaise grâce.

PERTHARITE

Quoi ? Je passe à tes yeux pour un homme attitré ? 1070

GRIMOALD

Tu l'avoueras toi-même ou de force ou de gré.
Il faut plus de secret alors qu'on veut surprendre,
Et l'on ne surprend point quand on se fait attendre.

PERTHARITE

Parlez, parlez, madame, et faites voir à tous
Que vous avez des yeux pour connaître un époux.

1075

GRIMOALD

Tu veux qu'en ta faveur j'écoute ta complice !
Eh bien ! Parlez, madame ; achevez l'artifice.
Est-ce là votre époux ?

RODELINDE

Toi qui veux en douter,
Par quelle illusion m'oses-tu consulter ?
Si tu démens tes yeux, croiras-tu mon suffrage ?
Et ne peux-tu sans moi connaître son visage ?
Tu l'as vu tant de fois, au milieu des combats,
Montrer, à tes périls, ce que pesait son bras,
Et l'épée à la main, disputer en personne,
Contre tout ton bonheur, sa vie et sa couronne.
Si tu cherches une aide à traiter d'imposteur
Un roi qui t'a fermé la porte de mon coeur,
Consulte Garibalde, il tremble à voir son maître :
Qui l'osa bien trahir l'osera méconnaître ;
Et tu peux recevoir de son mortel effroi
L'assurance qu'enfin tu n'attends pas de moi.
Un service si haut veut une âme plus basse ;
Et tu sais...

1080

1085

1090

GRIMOALD

Oui, je sais jusqu'où va votre audace. 1095
Sous l'espoir de jouir de ma perplexité,
Vous cherchez à me voir l'esprit inquiété ;
Et ces discours en l'air que l'orgueil vous inspire
Veulent persuader ce que vous n'osez dire,
Brouiller la populace, et lui faire après vous 1100
En un fourbe impudent respecter votre époux.
Poussez donc jusqu'au bout, devenez plus hardie :
Dites-nous hautement...

RODELINDE

Que veux-tu que je die ?
Il ne peut être ici que ce que tu voudras : 1105
Tes flatteurs en croiront ce que tu résoudras.
Je n'ai pas pour t'instruire assez de complaisance ;
Et puisque son malheur l'a mis en ta puissance,
Je sais ce que je dois, si tu ne me le rends.
Achève de te mettre au rang des vrais tyrans. 1110

SCÈNE V

Grimoald, Pertharite, Garibalde, Unulphe.

GRIMOALD

Que cet événement de nouveau m'embarrasse !

GARIBALDE

Pour un fourbe chez vous la pitié trouve place !

GRIMOALD

Non, l'échafaud bientôt m'en fera la raison.
Que ton appartement lui serve de prison ;
Je te le donne en garde, Unulphe.

1115

PERTHARITE

Prince, écoute :
Mille et mille témoins te mettront hors de doute ;
Tout Milan, tout Pavie...

GRIMOALD

Allez, sans contester :
Vous aurez tout loisir de vous faire écouter.
Toi, va voir Édwige, et jette dans son âme
Un si flatteur espoir du retour de ma flamme,
Qu'elle-même, déjà s'assurant de ma foi,
Te nomme l'imposteur qu'elle déguise en roi.

1120

SCÈNE VI

GARIBALDE

Quel revers imprévu ! Quel éclat de tonnerre
Jette en moins d'un moment tout mon espoir par terre !
Ce funeste retour, malgré tout mon projet,
Va rendre Grimoald à son premier objet ;
Et s'il traite ce prince en héros magnanime,
N'ayant plus de tyran, je n'ai plus de victime :
Je n'ai rien à venger, et ne puis le trahir,
S'il m'ôte les moyens de le faire haïr.
N'importe toutefois, ne perdons pas courage ;

1125

1130

Forçons notre fortune à changer de visage ;
 Obstinons Grimoald, par maxime d'état, 1135
 À le croire imposteur, ou craindre un attentat ;
 Accablons son esprit de terreurs chimériques,
 Pour lui faire embrasser des conseils tyranniques ;
 De son trop de vertu sachons le dégager,
 Et perdons Pertharite afin de le venger. 1140
 Peut-être qu'Édwige, à regret plus sévère,
 N'osera l'accepter teint du sang de son frère,
 Et que l'effet suivra notre prétention
 Du côté de l'amour et de l'ambition.
 Tâchons, quoi qu'il en soit, d'en achever l'ouvrage ; 1145
 Et pour régner un jour mettons tout en usage.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Grimoald, Garibalde.

GARIBALDE

Je ne m'en dédis point, seigneur ; ce prompt retour
N'est qu'une illusion qu'on fait à votre amour.
Je ne l'ai vu que trop aux discours d'Édwise :
Comme sensiblement votre change l'afflige, 1150
Et qu'avec le feu roi ce fourbe a du rapport,
Sa flamme au désespoir fait ce dernier effort.
Rodelinde, comme elle, aime à vous mettre en peine :
L'une sert son amour et l'autre sert sa haine ;
Ce que l'une produit, l'autre ose l'avouer, 1155
Et leur inimitié s'accorde à vous jouer.
L'imposteur cependant, quoi qu'on lui donne à feindre,
Le soutient d'autant mieux qu'il ne voit rien à craindre ;
Car soit que ses discours puissent vous émouvoir
Jusqu'à rendre Édwise à son premier pouvoir ; 1160
Soit que malgré sa fourbe et vaine et languissante,
Rodelinde sur vous reste toute-puissante,
À l'une ou l'autre enfin votre âme à l'abandon
Ne lui pourra jamais refuser ce pardon.

GRIMOALD

Tu dis vrai, Garibalde, et déjà je le donne 1165
 À qui voudra des deux partager ma couronne :
 Non que j'espère encore amollir ce rocher,
 Que ni respects ni vœux n'ont jamais su toucher.
 Si j'aimai Rodelinde, et si pour n'aimer qu'elle,
 Mon âme à qui m'aimait s'est rendue infidèle ; 1170
 Si d'éternels dédains, si d'éternels ennuis,
 Les bravades, la haine, et le trouble où je suis,
 Ont été jusqu'ici toute la récompense
 De cet amour parjure où mon cœur se dispense,
 Il est temps désormais que par un juste effort 1175
 J'affranchisse mon cœur de cet indigne sort.
 Prenons l'occasion que nous fait Édwige :
 Aimons cette imposture où son amour l'oblige.
 Elle plaint un ingrat de tant de maux soufferts,
 Et lui prête la main pour le tirer des fers. 1180
 Aimons, encore un coup, aimons son artifice,
 Aimons-en le secours, et rendons-lui justice.
 Soit qu'elle en veuille au trône ou n'en veuille qu'à moi,
 Qu'elle aime Grimoald ou qu'elle aime le roi,
 Qu'elle ait beaucoup d'amour ou beaucoup de courage, 1185
 Je dois tout à la main qui rompt mon esclavage.
 Toi qui ne la servais qu'afin de m'obéir,
 Qui tâchais par mon ordre à m'en faire haïr,
 Duc, ne t'y force plus, et rends-moi ma parole :
 Que je rende à ses feux tout ce que je leur vole, 1190
 Et que je puisse ainsi d'une même action
 Récompenser sa flamme ou son ambition.

GARIBALDE

Je vous la rends, seigneur ; mais enfin prenez garde

À quels nouveaux périls cet effort vous hasarde,
 Et si ce n'est point croire un peu trop promptement 1195
 L'impétueux transport d'un premier mouvement.
 L'imposteur impuni passera pour monarque :
 Tout le peuple en prendra votre bonté pour marque ;
 Et comme il est ardent après la nouveauté,
 Il s'imaginera son rang seul respecté. 1200
 Je sais bien qu'aussitôt votre haute vaillance
 De ce peuple mutin domptera l'insolence ;
 Mais tenez-vous fort sûr ce que vous prétendez
 Du côté d'Édwige, à qui vous vous rendez ?
 J'ai pénétré, seigneur, jusqu'au fond de son âme, 1205
 Où je n'ai vu pour vous aucun reste de flamme :
 Sa haine seule agit, et cherche à vous ôter
 Ce que tous vos désirs s'efforcent d'emporter.
 Elle veut, il est vrai, vous rappeler vers elle ;
 Mais pour faire à son tour l'ingrate et la cruelle, 1210
 Pour vous traiter de lâche, et vous rendre soudain
 Parjure pour parjure et dédain pour dédain.
 Elle veut que votre âme, esclave de la sienne,
 Lui demande sa grâce, et jamais ne l'obtienne :
 Ce sont ses mots exprès ; et pour vous punir mieux, 1215
 Elle me veut aimer, et m'aimer à vos yeux :
 Elle me l'a promis.

SCÈNE II

Grimoald, Garibalde, Édwige.

ÉDWIGE

Je te l'ai promis, traître !
 Oui, je te l'ai promis, et l'aurais fait peut-être,
 Si ton âme, attachée à mes commandements, 1220

Eût pu dans ton amour suivre mes sentiments.
 J'avais mis mes secrets en bonne confiance !
 Vois par là, Grimoald, quelle est ton imprudence,
 Et juge, par les miens lâchement déclarés,
 Comme les tiens sur lui peuvent être assurés. 1225
 Qui trahit sa maîtresse aisément fait connaître
 Que sans aucun scrupule il trahirait son maître,
 Et que des deux côtés laissant flotter sa foi,
 Son coeur n'aime en effet ni son maître ni moi.
 Il a son but à part, Grimoald, prends-y garde : 1230
 Quelque dessein qu'il ait, c'est toi seul qu'il regarde.
 Examine ce coeur, juges-en comme il faut.
 Qui m'aime et me trahit aspire encore plus haut.

GARIBALDE

Vous le voyez, seigneur, avec quelle injustice
 On me fait criminel quand je vous rends service. 1235
 Mais de quoi n'est capable un malheureux amant
 Que la peur de vous perdre agite incessamment,
 Madame ? Vous voulez que le roi vous adore,
 Et pour l'en empêcher je ferais plus encore :
 Je ne m'en défends point, et mon esprit jaloux 1240
 Cherche tous les moyens de l'éloigner de vous.
 Je ne vous saurais voir entre les bras d'un autre ;
 Mon amour, si c'est crime, a l'exemple du vôtre.
 Que ne faites-vous point pour obliger le roi
 À quitter Rodelinde, et vous rendre sa foi ? 1245
 Est-il rien en ces lieux que n'ait mis en usage
 L'excès de votre ardeur ou de votre courage ?
 Pour être tout à vous, j'ai fait tous mes efforts ;
 Mais je n'ai point encore fait revivre les morts.
 J'ai dit des vérités dont votre coeur murmure ; 1250
 Mais je n'ai point été jusques à l'imposture,

Et je n'ai point poussé des sentiments si beaux
 Jusqu'à faire sortir les ombres des tombeaux.
 Ce n'est point mon amour qui produit Pertharite :
 Ma flamme ignore encore cet art qui ressuscite ;
 Et je ne vois en elle enfin rien à blâmer,
 Sinon que je trahis, si c'est trahir qu'aimer.

1255

ÉDWIGE

De quel front et de quoi cet insolent m'accuse ?

GRIMOALD

D'un mauvais artifice et d'une faible ruse.
 Votre dessein, madame, était mal concerté :
 On ne m'a point surpris quand on s'est présenté.
 Vous m'aviez préparé vous-même à m'en défendre,
 Et me l'ayant promis, j'avais lieu de l'attendre.
 Consolez-vous pourtant, il a fait son effet :
 Je suis à vous, madame, et j'y suis tout à fait.
 Si je vous ai trahie, et si mon coeur volage
 Vous a volé longtemps un légitime hommage,
 Si pour un autre objet le vôtre en fut banni,
 Les maux que j'ai soufferts m'en ont assez puni.
 Je recouvre la vue, et reconnais mon crime :
 À mes feux rallumés ce coeur s'offre en victime ;
 Oui, princesse, et pour être à vous jusqu'au trépas,
 Il demande un pardon qu'il ne mérite pas.
 Votre propre bonté qui vous en sollicite
 Obtient déjà celui de ce faux Pertharite.
 Un si grand attentat blesse la majesté ;
 Mais s'il est criminel, je l'ai moi-même été.
 Faites grâce, et j'en fais ; oubliez, et j'oublie.
 Il reste seulement que lui-même il publie,
 Par un aveu sincère, et sans rien déguiser,

1260

1265

1270

1275

1280

Que pour me rendre à vous il voulait m'abuser,
 Qu'il n'empruntait ce nom que par votre ordre même.
 Madame, assurez-vous par là mon diadème,
 Et ne permettez pas que cette illusion
 Aux mutins contre nous prête d'occasion. 1285
 Faites donc qu'il l'avoue, et que ma grâce offerte,
 Tout imposteur qu'il est, le dérobe à sa perte ;
 Et délivrez par là de ces troubles soudains
 Le sceptre qu'avec moi je remets en vos mains.

ÉDWIGE

J'avais eu jusqu'ici ce respect pour ta gloire, 1290
 Qu'en te nommant tyran, j'avais peine à me croire :
 Je me tenais suspecte, et sentais que mon feu
 Faisait de ce reproche un secret désaveu ;
 Mais tu lèves le masque, et m'ôtes de scrupule.
 Je ne puis plus garder ce respect ridicule ; 1295
 Et je vois clairement, le masque étant levé,
 Que jamais on n'a vu tyran plus achevé.
 Tu fais adroitement le doux et le sévère,
 Afin que la soeur t'aide à massacrer le frère :
 Tu fais plus, et tu veux qu'en trahissant son sort, 1300
 Lui-même il se condamne et se livre à la mort,
 Comme s'il pouvait être amoureux de la vie
 Jusqu'à la racheter par une ignominie,
 Ou qu'un frivole espoir de te revoir à moi
 Me pût rendre perfide et lâche comme toi. 1305
 Aime-moi, si tu veux, déloyal ; mais n'espère
 Aucun secours de moi pour t'immoler mon frère.
 Si je te menaçais tantôt de son retour,
 Si j'en donnais l'alarme à ton nouvel amour,
 C'étaient discours en l'air inventés par ma flamme, 1310
 Pour brouiller ton esprit et celui de sa femme.

J'avais peine à te perdre, et parlais au hasard,
Pour te perdre du moins quelques moments plus tard ;
Et quand par ce retour il a su nous surprendre,
Le ciel m'a plus rendu que je n'osais attendre.

1315

GRIMOALD

Madame...

ÉDWIGE

Tu perds temps ; je n'écoute plus rien,
Et j'attends ton arrêt pour résoudre le mien.
Agis, si tu le veux, en vainqueur magnanime ;
Agis comme tyran, et prends cette victime :
Je suivrai ton exemple, et sur tes actions
Je réglerai ma haine ou mes affections.
Il suffit à présent que je te désabuse,
Pour payer ton amour ou pour punir ta ruse.
Adieu.

1320

1325

SCÈNE III

Grimoald, Garibalde, Unulphe.

GRIMOALD

Que veut Unulphe ?

UNULPHE

Il est de mon devoir
De vous dire, seigneur, que chacun le vient voir.
J'ai permis à fort peu de lui rendre visite ;
Mais tous l'ont reconnu pour le vrai Pertharite.

1330

Le peuple même parle, et déjà sourdement
On entend des discours semés confusément...

GARIBALDE

Voyez en quels périls vous jette l'imposture :
Le peuple déjà parle, et sourdement murmure.
Le feu va s'allumer, si vous ne l'éteignez. 1335
Pour perdre un imposteur, qu'est-ce que vous craignez ?
La haine d'Édwise, elle qui ne prépare
À vos submissions qu'une fierté barbare ?
Elle que vos mépris ayant mise en fureur,
Rendent opiniâtre à vous mettre en erreur ? 1340
Elle qui n'a plus soif que de votre ruine ?
Elle dont la main seule en conduit la machine ?
De semblables malheurs se doivent dédaigner,
Et la vertu timide est mal propre à régner.
épousez Rodelinde, et malgré son fantôme, 1345
Assurez-vous l'état, et calmez le royaume ;
Et livrant l'imposteur à ses mauvais destins,
Ôtez dès aujourd'hui tout prétexte aux mutins

GRIMOALD

Oui, je te croirai, duc ; et dès demain sa tête,
Abattue à mes pieds, calmera la tempête. 1350
Qu'on le fasse venir, et qu'on mande avec lui
Celle qui de sa fourbe est le second appui,
La reine qui me brave et qui par grandeur d'âme
Semble avoir quelque gêne à se nommer sa femme.

GARIBALDE

Ses pleurs vous toucheront. 1355

GRIMOALD

Je suis armé contre eux.

GARIBALDE

L'amour vous séduira.

GRIMOALD

Je n'en crains point les feux ;
Ils ont peu de pouvoir quand l'âme est résolue.

GARIBALDE

Agissez donc, seigneur, de puissance absolue :
Soutenez votre sceptre avec l'autorité
Qu'imprime au front des rois leur propre majesté.
Un roi doit pouvoir tout, et ne sait pas bien l'être
Quand au fond de son coeur il souffre un autre maître.

1360

SCÈNE IV

Grimoald, Pertharite, Rodelinde, Garibalde, Unulphe.

GRIMOALD

Viens, fourbe, viens, méchant, éprouver ma bonté,
Et ne la réduis pas à la sévérité.
Je veux te faire grâce : avoue et me confesse
D'un si hardi dessein qui t'a fourni l'adresse,
Qui des deux l'a formé, qui t'a le mieux instruit :
Tu m'entends ; et surtout fais cesser ce faux bruit ;
Détrompe mes sujets, ta prison est ouverte ;
Sinon, prépare-toi dès demain à ta perte ;

1365

1370

N'y force pas ton prince ; et sans plus t'obstiner,
Mérite le pardon qu'il cherche à te donner.

PERTHARITE

Que tu perds lâchement de ruse et d'artifice, 1375
Pour trouver à me perdre une ombre de justice,
Et sauver les dehors d'une adroite vertu
Dont aux yeux éblouis tu parois revêtu !
Le ciel te livre exprès une grande victime,
Pour voir si tu peux être et juste et magnanime ; 1380
Mais il ne t'abandonne après tout que son sang :
Tu ne lui peux ôter ni son nom ni son rang.
Je mourrai comme roi né pour le diadème ;
Et bientôt mes sujets, détrompés par toi-même,
Connaîtront par ma mort qu'ils n'adorent en toi 1385
Que de fausses couleurs qui te peignent en roi.
Hâte donc cette mort, elle t'est nécessaire ;
Car puisqu'enfin tu veux la vérité sincère,
Tout ce qu'entre tes mains je forme de souhaits,
C'est d'affranchir bientôt ces malheureux sujets. 1390
Crains-moi, si je t'échappe ; et sois sûr de ta perte,
Si par ton mauvais sort la prison m'est ouverte.
Mon peuple aura des yeux pour connaître son roi,
Et mettra différence entre un tyran et moi :
Il n'a point de fureur que soudain je n'excite. 1395
Voilà, dedans tes fers, l'espoir de Pertharite ;
Voilà des vérités qu'il ne peut déguiser,
Et l'aveu qu'il te faut pour te désabuser.

RODELINDE

Veux-tu pour t'éclaircir de plus illustres marques ?
Veux-tu mieux voir le sang de nos premiers monarques ? 1400
Ce grand coeur...

GRIMOALD

Oui, madame, il est fort bien instruit
À montrer de l'orgueil et fourber à grand bruit.
Mais si par son aveu la fourbe reconnue
Ne détrompe aujourd'hui la populace émue, 1405
Qu'il prépare sa tête, et vous-même en ce lieu
Ne pensez qu'à lui dire un éternel adieu.
Laissons-les seuls, Unulphe, et demeure à la porte ;
Qu'avant que je l'ordonne aucun n'entre ni sorte.

SCÈNE V

Pertharite, Rodelinde.

PERTHARITE

Madame, vous voyez où l'amour m'a conduit. 1410
J'ai su que de ma mort il courait un faux bruit,
Des désirs du tyran j'ai su la violence ;
J'en ai craint sur ce bruit la dernière insolence,
Et n'ai pu faire moins que de tout exposer,
Pour vous revoir encore et vous désabuser. 1415
J'ai laissé hasarder à cette digne envie
Les restes languissants d'une importune vie,
À qui l'ennui mortel d'être éloigné de vous
Semblait à tous moments porter les derniers coups ;
Car, je vous l'avouerai, dans l'état déplorable 1420
Où m'abîme du sort la haine impitoyable,
Où tous mes alliés me refusent leurs bras,
Mon plus cuisant chagrin est de ne vous voir pas.
Je bénis mon destin, quelques maux qu'il m'envoie,
Puisqu'il peut consentir à ce moment de joie ; 1425
Et bien qu'il ose encore de nouveau me trahir,

En un moment si doux je ne le puis haïr.

RODELINDE

C'était donc peu, seigneur, pour mon âme affligée,
 De toute la misère où je me vois plongée ;
 C'était peu des rigueurs de ma captivité, 1430
 Sans celle où votre amour vous a précipité ;
 Et pour dernier outrage où son excès m'expose,
 Il faut vous voir mourir et m'en savoir la cause !
 Je ne vous dirai point que ce moment m'est doux.
 Il met à trop haut prix ce qu'il me rend de vous ; 1435
 Et votre souvenir m'aurait bien su défendre
 De tout ce qu'un tyran aurait osé prétendre.
 N'attendez point de moi de soupirs ni de pleurs :
 Ce sont amusements de légères douleurs.
 L'amour que j'ai pour vous hait ces molles bassesses 1440
 Où d'un sexe craintif descendent les faiblesses ;
 Et contre vos malheurs j'ai trop su m'affermir,
 Pour ne dédaigner pas l'usage de gémir.
 D'un déplaisir si grand la noble violence
 Se résout toute entière en ardeur de vengeance, 1445
 Et méprisant l'éclat, porte tout son effort
 À sauver votre vie, ou venger votre mort.
 Je ferai l'un ou l'autre, ou périrai moi-même.

PERTHARITE

Aimez plutôt, madame, un vainqueur qui vous aime.
 Vous avez assez fait pour moi, pour votre honneur ; 1450
 Il est temps de tourner du côté du bonheur,
 De ne plus embrasser des destins trop sévères,
 Et de laisser finir mes jours et vos misères.
 Le ciel, qui vous destine à régner en ces lieux,
 M'accorde au moins le bien de mourir à vos yeux. 1455

J'aime à lui voir briser une importune chaîne
De qui les noeuds rompus vous font heureuse reine ;
Et sous votre destin je veux bien succomber,
Pour remettre en vos mains ce que j'en fis tomber.

RODELINDE

Est-ce là donc, seigneur, la digne récompense
De ce que pour votre ombre on m'a vu de constance ?
Quand je vous ai cru mort, et qu'un si grand vainqueur,
Sa conquête à mes pieds, m'a demandé mon coeur,
Quand toute autre en ma place eût peut-être fait gloire
De cet hommage entier de toute sa victoire... 1460
1465

PERTHARITE

Je sais que vous avez dignement combattu :
Le ciel va couronner aussi votre vertu ;
Il va vous affranchir de cette inquiétude
Que pouvait de ma mort former l'incertitude,
Et vous mettre sans trouble en pleine liberté
De monter au plus haut de la félicité. 1470

RODELINDE

Que dis-tu, cher époux ?

PERTHARITE

Que je vois sans murmure
Naître votre bonheur de ma triste aventure.
L'amour me ramenait, sans pouvoir rien pour vous,
Que vous envelopper dans l'exil d'un époux,
Vous dérober sans bruit à cette ardeur infâme
Où s'opposent ma vie et le nom de ma femme. 1475

Pour changer avec gloire, il vous faut mon trépas ;
 Et s'il vous fait régner, je ne le perdrai pas. 1480
 Après tant de malheurs que mon amour vous cause,
 Il est temps que ma mort vous serve à quelque chose,
 Et qu'un victorieux à vos pieds abattu
 Cesse de renoncer à toute sa vertu.
 D'un conquérant si grand et d'un héros si rare 1485
 Vous faites trop longtemps un tyran, un barbare ;
 Il l'est, mais seulement pour vaincre vos refus.
 Soyez à lui, madame, il ne le sera plus ;
 Et je tiendrai ma vie heureusement perdue,
 Puisque... 1490

RODELINDE

N'achève point un discours qui me tue,
 Et ne me force point à mourir de douleur,
 Avant qu'avoir pu rompre ou venger ton malheur.
 Moi qui l'ai dédaigné dans son char de victoire,
 Couronné de vertus encore plus que de gloire, 1495
 Magnanime, vaillant, juste, bon, généreux,
 Pour m'attacher à l'ombre, au nom d'un malheureux,
 Je pourrais à ta vue, aux dépens de ta vie,
 épouser d'un tyran l'horreur et l'infamie,
 Et trahir mon honneur, ma naissance, mon rang, 1500
 Pour baiser une main fumante de ton sang !
 Ah ! Tu me connais mieux, cher époux.

PERTHARITE

Non, madame,
 Il ne faut point souffrir ce scrupule en votre âme.
 Quand ces devoirs communs ont d'importunes lois, 1505
 La majesté du trône en dispense les rois :
 Leur gloire est au-dessus des règles ordinaires,

Et cet honneur n'est beau que pour les coeurs vulgaires.
Sitôt qu'un roi vaincu tombe aux mains du vainqueur,
Il a trop mérité la dernière rigueur.

1510

Ma mort pour Grimoald ne peut avoir de crime :
Le soin de s'affermir lui rend tout légitime.
Quand j'aurai dans ses fers cessé de respirer,
Donnez-lui votre main, sans rien considérer :
épargnez les efforts d'une impuissante haine,
Et permettez au ciel de vous faire encore reine.

1515

RODELINDE

épargnez-moi, seigneur, ce cruel sentiment.
Vous qui savez...

SCÈNE VI

Pertharite, Rodelinde, Unulphe.

UNULPHE

Madame, achevez promptement :
Le roi, de plus en plus se rendant intraitable,
Mande vers lui ce prince, ou faux, ou véritable.

1520

PERTHARITE

Adieu, puisqu'il le faut ; et croyez qu'un époux
A tous les sentiments qu'il doit avoir de vous.
Il voit tout votre amour et tout votre mérite ;
Et mourant sans regret, à regret il vous quitte.

1525

RODELINDE

Adieu, puisqu'on m'y force ; et recevez ma foi

Que l'on me verra digne et de vous et de moi.

PERTHARITE

Ne vous exposez point au même précipice.

RODELINDE

Le ciel hait les tyrans, et nous fera justice.

PERTHARITE

Hélas ! S'il était juste, il vous aurait donné
Un plus puissant monarque, ou moins infortuné.

1530

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Unulphe, Édwige.

ÉDWIGE

Quoi ? Grimoald s'obstine à perdre ainsi mon frère !
D'imposture et de fourbe il traite sa misère !
Et feignant de me rendre et son coeur et sa foi,
Il n'a point d'yeux pour lui ni d'oreilles pour moi !

1535

UNULPHE

Madame, n'accusez que le duc qui l'obsède :
Le mal, s'il en est cru, deviendra sans remède ;
Et si le roi suivait ses conseils violents,
Vous n'en verriez déjà que des effets sanglants.

ÉDWIGE

Jadis pour Grimoald il quitta Pertharite ;
Et s'il le laisse vivre, il craint ce qu'il mérite.

1540

UNULPHE

Ajoutez qu'il vous aime, et veut par tous moyens
Rattacher ce vainqueur à ses derniers liens ;

Que Rodelinde à lui, par amour ou par force,
 Assure entre vous deux un éternel divorce ; 1545
 Et s'il peut une fois jusque-là l'irriter,
 Par force ou par amour il croit vous emporter.
 Mais vous n'avez, madame, aucun sujet de crainte ;
 Ce héros est à vous sans réserve et sans feinte,
 Et... 1550

ÉDWIGE

S'il quitte sans feinte un objet si chéri,
 Sans doute au fond de l'âme il connaît son mari.
 Mais s'il le connaissait, en dépit de ce traître,
 Qui pourroait l'empêcher de le faire paraître ?

UNULPHE

Sur le trône conquis il craint quelque attentat, 1555
 Et ne le méconnaît que par raison d'état.
 C'est un aveuglement qu'il a cru nécessaire ;
 Et comme Garibalde animait sa colère,
 De ses mauvais conseils sans cesse combattu,
 Il donnait lieu de craindre enfin pour sa vertu. 1560
 Mais, madame, il n'est plus en état de le croire.
 Je n'ai pu voir longtemps ce péril pour sa gloire.
 Quelque fruit que le duc espère en recueillir,
 Je viens d'ôter au roi les moyens de faillir.
 Pertharite, en un mot, n'est plus en sa puissance. 1565
 Mais ne présumez pas que j'aie eu l'imprudence
 De laisser à sa fuite un libre et plein pouvoir
 De se montrer au peuple et d'oser l'émouvoir.
 Pour fuir en sûreté, je lui prête main-forte,
 Ou plutôt je lui donne une fidèle escorte, 1570
 Qui sous cette couleur de lui servir d'appui,
 Le met hors du royaume, et me répond de lui.

J'empêche ainsi le duc d'achever son ouvrage,
Et j'en donne à mon roi ma tête pour otage.
Votre bonté, madame, en prendra quelque soin.

1575

ÉDWIGE

Oui, je serai pour toi criminelle au besoin :
Je prendrai, s'il le faut, sur moi toute la faute.

UNULPHE

Ou je connais fort mal une vertu si haute,
Ou s'il revient à soi, lui-même tout ravi
M'avouera le premier que je l'ai bien servi.

1580

SCÈNE II

Grimoald, Édwige, Unulphe.

GRIMOALD

Que voulez-vous enfin, madame, que j'espère ?
Qu'ordonnez-vous de moi ?

ÉDWIGE

Que fais-tu de mon frère ?
Qu'ordonnes-tu de lui ? Prononce ton arrêt.

GRIMOALD

Toujours d'un imposteur prendrez-vous l'intérêt ?

1585

ÉDWIGE

Veux-tu suivre toujours le conseil tyrannique
D'un traître qui te livre à la haine publique ?

GRIMOALD

Qu'en faveur de ce fourbe à tort vous m'accusez !
Je vous offre sa grâce, et vous la refusez.

ÉDWIGE

Cette offre est un supplice aux princes qu'on opprime : 1590
Il ne faut point de grâce à qui se voit sans crime ;
Et tes yeux, malgré toi, ne te font que trop voir
Que c'est à lui d'en faire, et non d'en recevoir.
Ne t'obstine donc plus à t'aveugler toi-même :
Soit tel que je t'aimais, si tu veux que je t'aime ; 1595
Sois tel que tu parus quand tu conquis Milan :
J'aime encore son vainqueur, mais non pas son tyran.
Rends-toi cette vertu pleine, haute, sincère,
Qui t'affermir si bien au trône de mon frère ;
Rends-lui du moins son nom, si tu me rends ton coeur. 1600
Qui peut feindre pour lui peut feindre pour la soeur ;
Et tu ne vois en moi qu'une amante incrédule,
Quand je vois qu'avec lui ton âme dissimule.
Quitte, quitte en vrai roi les vertus des tyrans,
Et ne me cache plus un coeur que tu me rends. 1605

GRIMOALD

Lisez-y donc vous-même : il est à vous, madame ;
Vous en voyez le trouble aussi bien que la flamme.
Sans plus me demander ce que vous connaissez,
De grâce, croyez-en tout ce que vous pensez.

C'est redoubler ensemble et mes maux et ma honte 1610
 Que de forcer ma bouche à vous en rendre conte.
 Quand je n'aurais point d'yeux, chacun en a pour moi.
 Garibalde lui seul a méconnu son roi ;
 Et par un intérêt qu'aisément je devine,
 Ce lâche, tant qu'il peut, par ma main l'assassine. 1615
 Mais que plutôt le ciel me foudroie à vos yeux,
 Que je songe à répandre un sang si précieux !
 Madame, cependant mettez-vous en ma place :
 Si je le reconnais, que faut-il que j'en fasse ?
 Le tenir dans les fers avec le nom de roi, 1620
 C'est soulever pour lui ses peuples contre moi.
 Le mettre en liberté, c'est le mettre à leur tête,
 Et moi-même hâter l'orage qui s'apprête.
 Puis-je m'assurer d'eux et souffrir son retour ?
 Puis-je occuper son trône et le voir dans ma cour ? 1625
 Un roi, quoique vaincu, garde son caractère :
 Aux fidèles sujets sa vue est toujours chère ;
 Au moment qu'il paraît, les plus grands conquérants,
 Pour vertueux qu'ils soient, ne sont que des tyrans ;
 Et dans le fond des coeurs sa présence fait naître 1630
 Un mouvement secret qui les rend à leur maître.
 Ainsi mon mauvais sort a de quoi me punir
 Et de le délivrer et de le retenir.
 Je vois dans mes prisons sa personne enfermée
 Plus à craindre pour moi qu'en tête d'une armée. 1635
 Là mon bras animé de toute ma valeur
 Chercherait avec gloire à lui percer le coeur ;
 Mais ici, sans défense, hélas ! Qu'en puis-je faire ?
 Si je pense régner, sa mort m'est nécessaire ;
 Mais soudain ma vertu s'arme si bien pour lui, 1640
 Qu'en mille bataillons il aurait moins d'appui.
 Pour conserver sa vie et m'assurer l'empire,
 Je fais ce que je puis à le faire dédire :

Des plus cruels tyrans j'emprunte le courroux,
 Pour tirer cet aveu de la reine ou de vous ; 1645
 Mais partout je perds temps, partout même constance
 Rend à tous mes efforts pareille résistance.
 Encore s'il ne fallait qu'éteindre ou dédaigner
 En des troubles si grands la douceur de régner,
 Et que pour vous aimer et ne vous point déplaire 1650
 Ce grand titre de roi ne fût pas nécessaire,
 Je me vaincrais moi-même, et lui rendant l'état,
 Je mettrais ma vertu dans son plus haut éclat.
 Mais je vous perds, madame, en quittant la couronne ;
 Puisqu'il vous faut un roi, c'est vous que j'abandonne ; 1655
 Et dans ce cœur à vous par vos yeux combattu
 Tout mon amour s'oppose à toute ma vertu.
 Vous pour qui je m'aveugle avec tant de lumières,
 Si vous êtes sensible encore à mes prières,
 Daignez servir de guide à mon aveuglement, 1660
 Et faites le destin d'un frère et d'un amant.
 Mon amour de tous deux vous fait la souveraine :
 Ordonnez-en vous-même, et prononcez en reine.
 Je périrai content, et tout me sera doux,
 Pourvu que vous croyiez que je suis tout à vous. 1665

ÉDWIGE

Que tu me connais mal, si tu connais mon frère !
 Tu crois donc qu'à ce point la couronne m'est chère,
 Que j'ose mépriser un comte généreux
 Pour m'attacher au sort d'un tyran trop heureux ?
 Aime-moi si tu veux, mais crois-moi magnanime : 1670
 Avec tout cet amour garde-moi ton estime ;
 Crois-moi quelque tendresse encore pour mon vrai sang,
 Qu'une haute vertu me plaît mieux qu'un haut rang,
 Et que vers Gundebert je crois ton serment quitte,

Quand tu n'aurais qu'un jour régné pour Pertharite. 1675
 Milan, qui l'a vu fuir, et t'a nommé son roi,
 De la haine d'un mort a dégagé ma foi.
 À présent je suis libre, et comme vraie amante
 Je secours malgré toi ta vertu chancelante,
 Et dérobe mon frère à ta soif de régner, 1680
 Avant que tout ton coeur s'en soit laissé gagner.
 Oui, j'ai brisé ses fers, j'ai corrompu ses gardes,
 J'ai mis en sûreté tout ce que tu hasardes.
 Il fuit, et tu n'as plus à traiter d'imposteur
 De tes troubles secrets le redoutable auteur. 1685
 Il fuit, et tu n'as plus à craindre de tempête.
 Secourant ta vertu, j'assure ta conquête ;
 Et les soins que j'ai pris... Mais la reine survient.

SCÈNE III

Grimoald, Rodelinde, Édwige, Unulphe.

GRIMOALD (*à Rodelinde*)

Que tardez-vous, madame, et quel soin vous retient ?
 Suivez de votre époux le nom, l'image, ou l'ombre ; 1690
 De ceux qui m'ont trahi croissez l'indigne nombre,
 Et délivrez mes yeux, trop aisés à charmer,
 Du péril de vous voir et de vous trop aimer.
 Suivez : votre captif ne vous tient plus captive.

RODELINDE

Rends-le moi donc, tyran, afin que je le suive. 1695
 À quelle indigne feinte oses-tu recourir,
 De m'ouvrir sa prison quand tu l'as fait mourir !
 Lâche, présumes-tu qu'un faux bruit de sa fuite

Cache de tes fureurs la barbare conduite ?
Crois-tu qu'on n'ait point d'yeux pour voir ce que tu fais, 1700
Et jusque dans ton coeur découvrir tes forfaits ?

ÉDWIGE

Madame...

RODELINDE

Eh bien ! Madame, êtes-vous sa complice ?
Vous chargez-vous pour lui de toute l'injustice ?
Et sa main qu'il vous tend vous plaît-elle à ce prix ? 1705

ÉDWIGE

Vous la vouliez tantôt teinte du sang d'un fils,
Et je puis l'accepter teinte du sang d'un frère,
Si je veux être soeur comme vous étiez mère.

RODELINDE

Ne me reprochez point une juste fureur
Où des feux d'un tyran me réduisait l'horreur ; 1710
Et puisque de sa foi vous êtes ressaisie,
Faites cesser l'aigreur de votre jalousie.

ÉDWIGE

Ne me reprochez point des sentiments jaloux,
Quand je hais les tyrans autant ou plus que vous.

RODELINDE

Vous pouvez les haïr quand Grimoald vous aime ! 1715

ÉDWIGE

J'aime en lui sa vertu plus que son diadème ;
Et voyant quels motifs le font encore agir,
Je ne vois rien en lui qui me fasse rougir.

RODELINDE

Rougis-en donc toi seul, toi qui caches ton crime,
Qui t'immolant un roi, dérobes ta victime, 1720
Et d'un grand ennemi déguisant tout le sort,
Le fais fourbe en sa vie et fuir après sa mort.
De tes fausses vertus les brillantes pratiques
N'élevaient que pour toi ces tombeaux magnifiques :
C'étaient de vains éclats de générosité, 1725
Pour rehausser ta gloire avec impunité.
Tu n'accablais son nom de tant d'honneurs funèbres
Que pour ensevelir sa mort dans les ténèbres,
Et lui tendre avec pompe un piège illustre et beau,
Pour le priver un jour des honneurs du tombeau. 1730
Soûle-toi de son sang ; mais rends-moi ce qui reste,
Attendant ma vengeance, ou le courroux céleste,
Que je puisse...

GRIMOALD

Ah ! Madame, où me réduisez-vous
Pour un fourbe qu'elle aime à nommer son époux ? 1735
Votre pitié ne sert qu'à me couvrir de honte,
Si quand vous me l'ôtez, il m'en faut rendre conte,
Et si la cruauté de mon triste destin
De ce que vous sauvez me nomme l'assassin.

UNULPHE

Seigneur, je crois savoir la route qu'il a prise ; 1740
 Et si sa majesté veut que je l'y conduise,
 Au péril de ma tête, en moins d'une heure ou deux,
 Je m'offre de la rendre à l'objet de ses vœux.
 Allons, allons, madame, et souffrez que je tâche...

RODELINDE

Ô d'un lâche tyran ministre encore plus lâche, 1745
 Qui sous un faux semblant d'un peu d'humanité
 Penses contre mes pleurs faire sa sûreté !
 Que ne dis-tu plutôt que ses justes alarmes
 Aux yeux des bons sujets veulent cacher mes larmes,
 Qu'il lui faut me bannir, de crainte que mes cris 1750
 Du peuple et de la cour n'émeuvent les esprits ?
 Traître, si tu n'étais de son intelligence,
 Pourrait-il refuser ta tête à sa vengeance ?
 Que devient, Grimoald, que devient ton courroux ?
 Tes ordres en sa garde avaient mis mon époux. 1755
 Il a brisé ses fers, il sait où va sa fuite ;
 Si je le veux rejoindre, il s'offre à ma conduite ;
 Et quand son sang devrait te répondre du sien,
 Il te voit, il te parle, et n'appréhende rien !

GRIMOALD

Quand ce qu'il fait pour vous hasarderait ma vie, 1760
 Je ne puis le punir de vous avoir servie.
 Si j'avais cependant quelque peur que vos cris
 De la cour et du peuple émussent les esprits,
 Sans vous prier de fuir pour finir mes alarmes,
 J'aurais trop de moyens de leur cacher vos larmes. 1765
 Mais vous êtes, madame, en pleine liberté ;

Vous pouvez faire agir toute votre fierté,
Porter dans tous les coeurs ce qui règne en votre âme :
Le vainqueur du mari ne peut craindre la femme.
Mais que veut ce soldat ?

1770

SCÈNE IV

Grimoald, Pertharite, Rodelinde, Édwige, Unulphe, Soldats.

(à Grimoald)

SOLDAT *(à Grimoald)*

Vous avertir, Seigneur,
D'un grand malheur ensemble et d'un rare bonheur.
Garibalde n'est plus, et l'imposteur infâme
Qui tranche ici du roi lui vient d'arracher l'âme ;
Mais ce même imposteur est en votre pouvoir.

1775

GRIMOALD

Que dis-tu, malheureux ?

SOLDAT

Ce que vous allez voir.

GRIMOALD

Ô ciel ! En quel état ma fortune est réduite,
S'il ne m'est pas permis de jouir de sa fuite !
Faut-il que de nouveau mon coeur embarrassé
Ne puisse... Mais dis-nous comment tout s'est passé.

1780

SOLDAT

Le duc, ayant appris quelles intelligences
 Dérobaient un tel fourbe à vos justes vengeances,
 L'attendait à main-forte, et lui fermant le pas :
 « à lui seul, nous dit-il ; mais ne le blessons pas. 1785
 Réservons tout son sang aux rigueurs des supplices,
 Et laissons par pitié fuir ses lâches complices. »
 Ceux qui le conduisaient, du grand nombre étonnés,
 Et par mes compagnons soudain environnés,
 Acceptent la plupart ce qu'on leur facilite, 1790
 Et s'écartent sans bruit de ce faux Pertharite.
 Lui, que l'ordre reçu nous forçait d'épargner
 Jusqu'à baisser l'épée et le trop dédaigner,
 S'ouvre en son désespoir parmi nous un passage, 1795
 Jusque sur notre chef pousse toute sa rage,
 Et lui plonge trois fois un poignard dans le sein,
 Avant qu'aucun de nous ait pu voir son dessein.
 Nos bras étaient levés pour l'en punir sur l'heure ;
 Mais le duc par nos mains ne consent pas qu'il meure,
 Et son dernier soupir est un ordre nouveau 1800
 De garder tout son sang à celle d'un bourreau.
 Ainsi ce fugitif retombe dans sa chaîne,
 Et vous pouvez, seigneur, ordonner de sa peine :
 Le voici.

GRIMOALD

Quel combat pour la seconde fois ! 1805

SCÈNE V

Grimoald, Pertharite, Édwige, Rodelinde.

PERTHARITE

Tu me revois, tyran qui méconnaiss les rois ;
Et j'ai payé pour toi d'un si rare service
Celui qui rend ma tête à ta fausse justice.
Pleure, pleure ce bras qui t'a si bien servi ;
Pleure ce bon sujet que le mien t'a ravi. 1810
Hâte-toi de venger ce ministre fidèle :
C'est toi qu'à sa vengeance en mourant il appelle.
Signale ton amour, et parois aujourd'hui,
S'il fut digne de toi, plus digne encore de lui.
Mais cesse désormais de traiter d'imposture 1815
Les traits que sur mon front imprime la nature.
Milan m'a vu passer, et partout en passant
J'ai vu couler ses pleurs pour son prince impuissant ;
Tu lui déguiserais en vain ta tyrannie :
Pousses-en jusqu'au bout l'insolente manie ; 1820
Et quoi que ta fureur te prescrive pour moi,
Ordonne de mes jours comme de ceux d'un roi.

GRIMOALD

Oui, tu l'es en effet, et j'ai su te connaître,
Dès le premier moment que je t'ai vu paraître.
Si j'ai fermé les yeux, si j'ai voulu gauchir, 1825
Des maximes d'état j'ai voulu t'affranchir,
Et ne voir pas ma gloire indignement trahie
Par la nécessité de m'immoler ta vie.
De cet aveuglement les soins mystérieux
Empruntaient les dehors d'un tyran furieux, 1830
Et forçaient ma vertu d'en souffrir l'artifice,

Pour t'arracher ton nom par l'effroi du supplice.
 Mais mon dessein n'était que de t'intimider,
 Ou d'obliger quelqu'un à te faire évader.
 Unulphe a bien compris, en serviteur fidèle, 1835
 Ce que ma violence attendait de son zèle ;
 Mais un traître pressé par d'autres intérêts
 A rompu tout l'effet de mes désirs secrets.
 Ta main, grâce au ciel, nous en a fait justice.
 Cependant ton retour m'est un nouveau supplice ; 1840
 Car enfin que veux-tu que je fasse de toi ?
 Puis-je porter ton sceptre et te traiter de roi ?
 Ton peuple qui t'aimait pourra-t-il te connaître,
 Et souffrir à tes yeux les lois d'un autre maître ?
 Toi-même pourras-tu, sans entreprendre rien, 1845
 Me voir jusqu'au trépas possesseur de ton bien ?
 Pourras-tu négliger l'occasion offerte,
 Et refuser ta main ou ton ordre à ma perte ?
 Si tu n'étais qu'un lâche, on aurait quelque espoir
 Qu'enfin tu pourrais vivre, et ne rien émouvoir ; 1850
 Mais qui me croit tyran, et hautement me brave,
 Quelque faible qu'il soit, n'a point le coeur d'esclave,
 Et montre une grande âme au-dessus du malheur,
 Qui manque de fortune, et non pas de valeur.
 Je vois donc malgré moi ma victoire asservie 1855
 À te rendre le sceptre, ou prendre encore ta vie ;
 Et plus l'ambition trouble ce grand effort,
 Plus ceux de ma vertu me refusent ta mort.
 Mais c'est trop retenir ma vertu prisonnière :
 Je lui dois comme à toi liberté toute entière ; 1860
 Et mon ambition a beau s'en indigner,
 Cette vertu triomphe, et tu t'en vas régner.
 Milan, revois ton prince, et reprends ton vrai maître,
 Qu'en vain pour t'aveugler j'ai voulu méconnaître ;
 Et vous que d'imposteur à regret j'ai traité... 1865

PERTHARITE

Ah ! C'est porter trop loin la générosité.
Rendez-moi Rodelinde, et gardez ma couronne,
Que pour sa liberté sans regret j'abandonne :
Avec ce cher objet tout destin m'est trop doux.

GRIMOALD

Rodelinde et Milan et mon coeur sont à vous ; 1870
Et je vous remettrais toute la Lombardie,
Si comme dans Milan je régnais dans Pavie.
Mais vous n'ignorez pas, seigneur, que le feu roi
En fit reine Édwige ; et lui donnant ma foi,
Je promis... 1875

ÉDWIGE

Si ta foi t'oblige à la défendre,
Ton exemple m'oblige encore plus à la rendre ;
Et je mériterais un nouveau changement,
Si mon coeur n'égalait celui de mon amant.

PERTHARITE

Son exemple, ma soeur, en vain vous y convie. 1880
Avec ce grand héros je vous laisse Pavie,
Et me croirais moi-même aujourd'hui malheureux,
Si je voyais sans sceptre un bras si généreux.

RODELINDE

Pardonnez si ma haine a trop cru l'apparence :
Je présumais beaucoup de votre violence ; 1885
Mais je n'aurais osé, seigneur, en présumer

Que vous m'eussiez forcée enfin à vous aimer.

GRIMOALD

Vous m'avez outragé sans me faire injustice.

RODELINDE

Qu'une amitié si ferme aujourd'hui nous unisse,
Que l'un et l'autre état en admire les noeuds,
Et doute avec raison qui règne de vous deux.

1890

PERTHARITE

Pour en faire admirer la chaîne fortunée,
Allons mettre en éclat cette grande journée,
Et montrer à ce peuple, heureusement surpris,
Que des hautes vertus la gloire est le seul prix.

1895